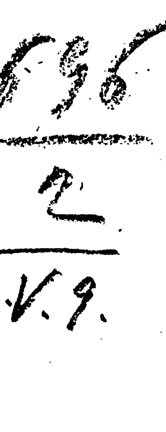

KC
15643
HN 3EZY /





ANACRÉON,

BION

ET MOSCHUS,

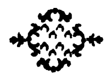
SUIVIS

DE LA VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs.

TOME SECOND.



A PAPHOS,

M. DCC. LXXXV.



TRADUCTION
DE QUELQUES ODES
D'HORACE.

Le plaisir seul est le Dieu qui m'inspire,
Les jeux, les ris montent ma Lyre,
Et l'Amour, ou Glycère aiguisent mes crayons.

M. B.

LOIN d'ici foibles rimailleurs, langoureux éternels ! Quel dégoût, quel ennui ne causent pas vos fades & insipides productions. Si vous voulez peindre le Printems, la verdure, l'Amour & ses transports, vos tableaux sont froids, tristes & monotones. Vous n'employez jamais le vrai ton de couleur. On peut comparer vos productions monstrueuses, à deux tableaux qui furent un jour exposés ensemble aux yeux du Public : l'un représentoit

les trois Graces, & l'autre les trois Parques. Les premières étoient peintes nues, & enchaînées avec une guirlande de fleurs, assez ingénieusement placée : elle voiloit par ses différens contours, la dernière retraite, où folâtre l'Amour : *gratiæ quæ decentes.* Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux, doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes, roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur, cet enjouement, cette légèreté, cette gaieté vive & sémillante, qui les distinguent dans les danses voluptueuses de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant, que le tableau des Parques. Les têtes paroissoient extrêmement gracieuses, & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles, & du meilleur goût. On admiroit une savante distribution de lumière, & une intelligence merveilleuse des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques ; & celles-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renversement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace, ont fait naître ces réflexions. La Poésie en est si naturelle, si pure, si délicieuse, qu'elle charme le Lecteur, & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées.

Le génie fécond d'Horace, ce Poëte aimable & Philosophe, le place tantôt à côté de Pindare; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux, les Héros & les combats, l'enthousiasme le saisit, il peint les objets avec des traits de flamme: il communique la vie & la chaleur à tout ce qu'il touche. Que d'élégance, que de charmes dans ses Odes galantes! Il écrit alors sous la dictée des Graces: il effleure la rose odorante: il cueille d'une main légère & voluptueuse, les fleurs les plus vives & les plus agréables, pour en composer un bouquet qui doit s'épanouir sur le sein de la charmante Glycère. C'est ainsi que l'Abeille, au retour du Printems, voltige de fleurs en fleurs, s'insinue doucement dans leurs calices, sans les courber, en pompe le suc, se charge d'un riche butin, & compose un miel délicieux.



MORCEAUX D'HORACE.

ODE I.

A LYDIE.

LORSQUE tu loues le teint de rose, & la blancheur de Théléphe, ah Lydie ! mon esprit se trouble, & s'enflamme. Des larmes secretes inondent mes joues, & prouvent de quels feux je suis intérieurement consumé. Ma fureur redouble, soit qu'un rival farouche, enivré de vin & d'amour, ait imprimé sur tes épaules d'albâtre les traces de sa rage amoureuse ; soit que dans ses bouillans transports il te donne des baisers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi, Lydie, ne compte pas sur la constance d'un jeune homme, assez emporté

pour flétrir une bouche voluptueuſe, que Vénus a humectée du plus doux nectar. Heureux mille fois les Amans enchaînés par des liens indiſſolubles, & dont les feux, ſans être refroidis par des plaintes jalouſes, s'éteindront encore trop tôt pour eux, en ne finiſſant qu'avec leur vie.

Lorſqu'en ma préſence, Lydie,
De mon jeune rival tu vantes la beauté,
Malgré moi je ſuis tranſporté
De dépit & de jalouſie.

Rien ne peut calmer ma fureur;
Le feu qui me dévore, & l'augmente, & l'irrite:
Et dans le trouble qui m'agite,
Tout trahit l'état de mon cœur.

Sur mon front la triſteſſe eſt peinte:
Mes larmes, mes ſoupirs décèlent mon tourment;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame eſt atteinte.

Non, ſans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux, dans ſon tranſport farouche,
Flétrir les roſes de ta bouche,
Et jouir de mon déſeſpoir.

Il profane, le téméraire,
Des lèvres que Vénus prit soin de parfumer :
Hélas ! il ne sait point aimer !
Lydie, est-il fait pour te plaire ?

Ah ! crois-moi, ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendresse ;
Qu'ils sont loin de la douce ivresse
Et des transports des vrais Amans !

Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
Se nourrit, croît au sein de la tranquillité !
Leur paisible félicité
A chaque instant se renouvelle.

Unis par les plus tendres nœuds,
A s'aimer constamment le destin les convie ;
En paix ils terminent leur vie,
Et la mort seule éteint leurs feux.

M. Rigoley de Juvigny.

Cette pièce paroît imprimée pour la première fois.

ODE II.

A PYRRHA.

Quel est ce jeune Amant, tout parfumé d'essences, qui te presse si vivement sur un lit jonché de roses, dans cette grotte favorable aux doux mystères ? Simplement parée, quel est ton dessein, Pyrrha, en renouant ta blonde chevelure ? hélas ! combien de fois gémira de ta légèreté, & du changement des Dieux, celui qui jouit maintenant avec confiance de tes charmes ! Combien il sera étonné de voir cette mer agitée par les Aquillons fougueux ! Il croit que tu seras toujours aimable, toujours fidèle. Il ignore combien les vents sont trompeurs. Malheureux l'Amant, qui, sans connoître ton cœur, est épris de ta beauté. Le tableau (1) suspendu dans ce temple, prouve que j'ai consacré au puissant Dieu des mers, mes vêtemens mouillés du naufrage.

(1) Lorsque les Anciens échappoient à quelque naufrage, ils consacroient assez ordinairement à Neptune un tableau représentant le triste état où ils s'étoient trouvés. Horace fait allusion à cette coutume, se souvenant des périls auxquels l'avoit exposé son amour pour Pyrrha.

Notre ſublime Rouſſeau a imité cette Ode ; les trois ſtrophes ſuivantes me paroiſſent fort belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme ſuborneur !
Qu'il va regreter le rivage !
Que je plains le triſte naufrage,
Que lui prépare ſon bonheur.

Quand les vents, maintenant paiſibles,
Enfleront la mer en courroux ;
Quand pour lui les Dieux infléxibles,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés ſi doux.

Inſenſé qui ſur tes promeſſes
Croit devoir fonder ſon appui,
Sans ſonger que mêmes tendreſſes,
Mêmes ſermens, mêmes careſſes,
Trompèrent un autre avant lui.

ODE III.

Sur son Amour pour Glycère.

La cruelle mère des Amours, le fils de Sémélé, & le plaiſir ſéducteur, me forcent de

rallumer ma flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la charmante Glycère, plus blanche que le marbre poli de Paros Son enjouement folâtre, son visage enchanteur, que l'on ne peut fixer impunément, enfin toute sa personne m'enivre d'amour. Vénus n'est plus dans son île de Chypre, elle est toute entière dans mon cœur (1). Elle ne permet pas que je chante les Scythes, ni les Parthes si redoutables dans leur fuite, ni tout ce qui ne respire pas l'Amour. Elevez ici un autel de gazon. Apportez-moi de la vervaine, de l'encens, & une coupe remplie de vin de deux ans. Le sang d'une victime adoucira peut-être cette Déesse.

Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur,
Il faudroit avoir plus d'un cœur,
Pour en ressentir davantage.

La traduction suivante est digne d'Horace.

J'avois envain quitté l'amoureux esclavage.
La Mère des Amours, des Graces & des Jeux,
La volupté, Bacchus, aujourd'huî tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

---

(1) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

RACINE.

Je brûle pour Glycère, & sa beauté m'enchante:
Sa folâtre gaieté, ses regards séduisans,
Les roses de son teint, sa blancheur éclatante,
Ont sans peine enflammé mes sens.

Vénus & tous ses feux ont passé dans mon ame:
Elle a choisi mon cœur pour être son séjour:
Et ce cœur, consumé par sa brûlante flamme,
Servira de temple à l'Amour.

Dans les transports charmans de mon ardeur nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres désirs;
Et désormais ma Lyre, aux sons guerriers rebelle,
Ne chantera que les plaisirs.

Viens, Glycère: il est tems d'appaiser la Déesse:
Rendons-la, s'il se peut, favorable à nos vœux:
Et qu'un lit de gazon dans notre douce ivresse,
Nous serve d'Autel à tous deux.

M. Ricoley de Juvigny.

ODE IV.

A VÉNUS.

O VÉNUS, Reine de Gnide & de Paphos, abandonne ton île chérie de Chypre. Transporte-toi dans la maison délicieuse de Glycère. Elle t'invoque & brûle sans cesse de l'encens en ton honneur. Que le tendre Amour, les Graces sans ceinture, les Nymphes & Mercure, y volent sur tes pas, ainsi que la jeune Hebé, sans toi toujours moins charmante.

ODE V.

A CHLOÉ.

TU me fuis, Chloé, avec la vitesse d'un Faon égaré, qui cherche sur les montagnes escarpées sa mère timide. Le vent, les arbres, tout lui cause de vaines frayeurs. Au retour du Printems, soit que les lézards se glissent dans un buisson, soit que le zéphire agite les feuilles nouvelles, son cœur palpite, & ses genoux fléchissent (1). Reprends tes esprits, Chloé,

(1) Je crois que la Fontaine a voulu imiter cet endroit, dans sa Fable *du Liévre & des*

je ne te pourſuis pas pour te dévorer, comme le pourroit faire un Tigre cruel, ou un Lion terrible. Ceſſe enfin de ſuivre les pas de ta mère : Tu es dans l'âge de goûter les plaiſirs de l'Amour.

Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.
Rendez-vous, formez de doux nœuds :
Que ſervent les beaux jours, ſi l'on n'en fait uſage ?
Qui fuit un aimable eſclavage,
S'éloigne du ſeul bien, qui doit nous rendre heureux.
Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

DUCHÉ.

Grenouilles. Le Fabuliſte me paroît l'emporter ſur ſon modèle : ſa gradation eſt plus ſenſible, plus marquée :

Il étoit douteux, inquiet :
Un ſouffle, un ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre :

Voilà comme les grands Poëtes imitent : en imitant ils deviennent eux-mêmes des modèles.

ODE VI.

A TIBULLE.

NE te livre point à une douleur immodérée, par le ſouvenir des rigueurs de la cruelle Glycère : cher Tibulle, ceſſe de ſoupirer de plaintives Elégies, parce qu'un rival plus jeune, charme & captive ton infidelle. Lycoris au petit front, brûle pour Cyrus, & Cyrus ne reſpire que pour la rebelle Pholoé. Mais les chèvres vivront plutôt avec les loups cruels, que Pholoé réponde à ce honteux amour. Ainſi l'ordonne Vénus, qui, par un jeu barbare, ſoumet à un joug d'airain des Amans qui ne peuvent jamais ſe convenir. Dans le tems que Vénus m'étoit favorable, l'affranchie Myrtale me retenoit dans ſes fers. Combien je les chériſſois ! Cette Myrtale eſt plus inconſtante que les flots de la mer Adriatique.

O rigoureux Amour, que les feux que tu verſes
Font dedans nos eſprits de brûlures diverſes !
Je diſcours quelquefois ſur tes faits inconſtans :
Mais plus je les recherche, & moins je les
entends.

Myrthis de mon amour ouvertement ſoupire,

Je brûle pour Délon ; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis, se sent vivement poind :
Myrthis belle à tout autre à mes yeux ne l'est point.
Voilà comme un enfant de nos flammes se joue. . . . .

l'Abbé D E S P O R T E S.

ODE VII.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

BELLE Fontaine de Blandusie, plus brillante que le cristal, tu mérites de douces libations de vin, couronné de fleurs. Demain je t'immolerai un chevreau, dont le front est armé de cornes naissantes. Envain il se prépare aux amours & aux combats. Il doit rougir bientôt de son sang tes flots argentés. Les feux brûlans de la canicule ne peuvent pénétrer jusqu'à toi. Dans tous les tems tu procures une fraîcheur délicieuse aux taureaux fatigués du labour, & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines, si je chante dans mes vers les chênes touffus qui ombragent les rochers, d'où jaillissent en murmurant tes eaux limpides.

ODE VIII.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

LORSQUE tu m'aimois, & que nul autre que moi n'enlaçoit ses bras autour de ton col d'albâtre, je vivois alors plus heureux qu'un puissant Monarque.

LYDIE.

Tandis que tu brûlois pour moi seule, & que Lydie l'emportoit dans ton cœur sur Chloé, ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ilie, mère des Romains (1).

HORACE.

Chloé captive aujourd'hui tous mes sens, Chloé qui sait marier sa douce voix aux sons

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius son oncle la fit renfermer fort jeune avec les Vestales. Malgré cette précaution, elle donna naissance à Rémus & Romulus, & soutint que Mars étoit leur père, quoiqu'ils ne fussent que les fils de quelque Prêtre fourbe & insinuant ; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eut une origine céleste.

touchans du luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elle, si les destins vouloient à ce prix épargner ses jours.

LYDIE.

Je brûle pour Calaïs, fils d'Ornithus; il brûle pour moi des mêmes feux: je mourrois mille fois, pour conserver les jours de mon amant.

HORACE.

Mais si notre ancien amour alloit renaître, & que Vénus nous soumît encore à son joug impérieux? Si j'oubliois la blonde Chloé? Lydie que j'ai négligée, voudroit-elle de nouveau partager me flamme?

LYDIE.

Quoique Calaïs soit plus beau que le jour & que tu sois plus léger que le vent, & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique, j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.

Cette Ode est un chef-d'œuvre de délicatesse, & comme dialogue, elle est peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers, qu'elle me fournit l'occasion de mettre sous les yeux du Lecteur, deux excellentes Traductions, chacune dans leur genre, l'une de M. le Duc de Nivernois, & l'autre de M. Rigoley de

Juvigny, ainsi qu'une Imitation heureuse, & des plus agréables par le célèbre Rousseau dans *le Devin du Village*.



HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie :
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux ;
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des amours,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les Amours,
Plaît seul à mon ame ravie ;
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi, si mes premiers feux ranimant leur ardeur
Etouffoient un amour fatale :
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laissoit sans rivale ? . . .

LYDIE.

Calaïs est charmant ; mais je n'aime que vous ;
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie !

M. le Duc DE NIVERNOIS.



HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Tant que tu m'as aimé lorsque j'avois ta foi,
Que je possédois seul & ton cœur & tes charmes,
Mes jours s'écouloient sans alarmes ;
Le bonheur étoit fait pour moi.

LYDIE.

Tant que tu fus fidelle à ta chère Lydie,
Que Chloé n'avoit point encor soumis ton cœur ;
J'étois au comble du bonheur,
Et les Dieux me portoient envie.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, Chloé sait m'attendrir :
Elle seule à présent tient mon ame asservie :
Pour elle s'il falloit ma vie,
Je ne craindrois pas de mourir.

LYDIE.

J'adore Calaïs, & Calaïs m'adore :
Je mourrois mille fois pour mon cher Calaïs,
Si les Dieux vouloient à ce prix,
Joindre à ses jours les miens encore.

HORACE.

Mais si des plus beaux feux le fidelle retour,
De la tendre Lydie alloit finir les peines !
Si de Chloé brisant les chaînes,
Je te rendois tout mon amour ! . . .

LYDIE.

Du charmant Calaïs, envain l'ardeur m'est chère;
Malgré ton inconstance, il est plus doux pour moi
De t'aimer toujours, de te plaire,
De vivre & mourir avec toi.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes désirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma Bergère,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle brise,
Seroit-il un autre bien? . . .

. . . .
. . . .

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

J. J. ROUSSEAU.

ODE IX.

A LYCÉ.

Lycé, les Dieux ont écouté mes prières ; ils ont enfin exaucé mes vœux. Te voilà vieille, & tu veux encore paroître aimable. Tu as l'impudence de folâtrer, & de boire sans retenue, & lorsque tes esprits sont troublés par le vin, tu appeles l'Amour, sourd à tes chants désagréables. Ce Dieu se tient maintenant sur les joues de roses de la charmante Chio, qui touche si bien des instrumens. Il ne s'arrête point sur les chênes vieux & arides. Tes dents, tes rides, tes cheveux blancs le mettent en fuite. La pourpre, ni les pierres précieuses ne feront renaître nos jours écoulés, & inscrits dans les fastes. Hélas ! que sont devenus tous ces charmes, ce teint brillant, cette aimable vivacité ! Que te reste-t-il, hélas ! de cette Lycé, de cette belle Lycé qui ne respiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi mon cœur. Après la jeune Cynare, tu l'emportois sur toutes les autres par tes charmes & par tes attraits. Les destins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années, tandis qu'ils laisseront vivre Lycé, autant qu'une vieille corneille, afin que les jeunes Romains ne puissent

voir, sans éclater de rire, ce squelette décharné.

Enfin mes vœux sont exaucés,
Lyce, tes beaux jours sont passés:
Tu deviens laide & contrefaite:
Le tems ton visage a changé:
Et ce qui me rendra mieux vengé,
Tu fais la jeune & la doucette....

Amour, du Printems compagnon,
Est un enfant, c'est un mignon
Qui se plaît au frais des herbages:
Parmi les fleurs il tend ses rêts,
Et fuyant les vieilles forêts,
Fait son nid aux jeunes bocages....

Las, hélas! que sont devenus
Tant d'Amours, & tant de Vénus,
Qui troubloient mon ame charmée,
Chauds regards, propos ravissans,
Feints soupirs, poignantes douceurs,
Tous vos feux sont moins que fumée.

Après Iane unique en beauté,
Le nom de Lyce étoit vanté:
Mais Iane avoit l'ame naïve,
Et n'aimoit point à décevoir,
Où Lyce toujours s'est fait voir
Mauvaise, inconstante & lascive.

C'eſt pourquoi les deſtins amis,
Peu de jours à lane ont permis,
Et l'ont d'entre nous retirée,
Avant que ſa jeune vigueur
De l'âge éprouvât la rigueur;
Et mille Amans l'ont ſoupirée.

Mais les Dieux qui ne t'aiment pas,
Lyce, te font vivre ici bas,
Autant qu'une vieille corneille,
Afin que l'Amant s'effrayant,
Voye ſa faute en te voyant,
Surpris de honte & de merveille.

l'Abbé DESPORTES.



VEILLÉE



VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.

Qu'ici chacun chante
L'aimable Printems.
Tout plaît, tout enchante ;
Tout pare nos champs.
La terre est riante,
Profitons du tems.

TOUT le monde connoît le *Pervigilium Veneris*, *Veillée des Fêtes de Vénus.* L'Auteur de ce petit Poëme Latin est absolument inconnu. On l'avoit faussement attribué à Catulle. Le célèbre Pierre Pithou, Magistrat distingué par sa rare probité, & par sa vaste érudition, & Claude Saumaise, l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques siècles.

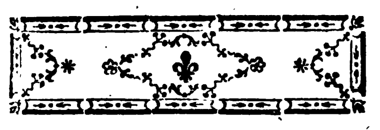
Plusieurs Commentateurs se sont exercés sur ce Poëme. Nous avons suivi de préférence l'Édition du Père Sanadon, & nous renvoyons à ses excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime, en parlant de cette pièce Latine ; « Malgré toutes les beautés qui en » rehaussent le prix, on n'y trouve point cette » majestueuse & élégante simplicité des Écri- » vains du beau siècle. Parmi les pensées déli- » cates & ingénieuses qui y éclatent, on » remarque je ne sais quelle affectation d'es- » prit, qui se sent un peu de la décadence du » bon goût. Quelque brillante, & quelque » fleurie que soit l'élocution, la latinité n'en » est pas toujours exquise. . . . . il est étonnant » qu'un Poëte, & un Poëte Païen, ait fait » une pièce aussi mignone, pour une fête si » galante ; sans qu'il lui ait rien échappé, qui » puisse alarmer la pudeur. Combien de » Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la » même réserve ? . . . . le Poëte a employé » tout ce qui pouvoit y donner du prix. La » Physique, la Fable, l'Histoire, la Poésie » lui ont fourni des ornemens qu'il a su placer » à propos. Rien n'y est inutile. Tout va

» au même but. Vénus y tient par-tout la » première place, & les accompagnemens qu'on » lui donne ne servent qu'à décorer son triom» phe. Elle est le principe de toutes les pro» ductions de la nature : le Printems lui doit » ses graces naissantes : elle réunit les trou» peaux qui sont les richesses des Bergers : elle » anime les oiseaux à former leur tendre ramage : » elle fertilise les terres : elle fait le bonheur » des hommes, & la gloire de l'Empire Ro» main. Enfin Vénus est ici représentée comme » la Reine du monde ; mais une Reine bien» faisante, qui ne fait sentir son pouvoir, » que par les trésors & les beautés qu'elle » répand avec profusion, dans toutes les parties » de ce vaste univers. Tel est le tableau ra» courci que je présente de la pièce qu'on va » lire, & je ne crains point qu'on me reproche » de l'avoir flatté ».

Ce Poëme a déja été traduit plusieurs fois en François. Nous avons cru cependant pouvoir, sans témérité, nous exercer sur le même sujet. Chaque Traducteur a sa manière de voir,

de ſentir, & de traduire. Il peut exiſter en même tems deux bonnes traductions (& plus ſouvent encore deux mauvaiſes) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.





VEILLÉE
DES FÊTES
DE VÉNUS.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1)

DÉJA le Printems est de retour. Les bocages retentissent de chants harmonieux. Le printems fait renaître toute la nature. Le Printems ramène les amours. Les oiseaux enflammés s'unissent.

(1) Ces quatre vers de Danchet dans Aréthuse, sont précisément la traduction littérale des deux vers Latins, qui servent de refréin dans cette pièce : Nous n'y avons fait qu'un léger changement dans le second qu'on lit ainsi :

Aujourd'hui s'enflamme & soupire.

Les pluies fécondes raniment la verdure, & les bois se couronnent de feuillage. Demain sous des berceaux de myrthe Vénus rassemblera les amours. Demain sur un trône de fleurs, elle dictera ses loix.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire:
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

C'est dans cette saison charmante que du sang d'un Dieu, & de l'écume de la mer, l'Océan produisit Vénus, & la montra sur les flots, au milieu d'une troupe de Néréïdes, & de Monstres Marins.

Que 'e cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire:
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

C'est Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printems. C'est elle qui échauffe dans son sein les douces haleines des *Zéphirs*, & répand ses bienfaits sur les campagnes. Elle-même distille cette rosée brillante, produite par la fraîcheur des nuits; & le matin elle en humecte les tendres boutons de rose, nés du sang d'Adonis.

Que le cœur qui n'a point aimé,
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de se rassembler dans des bosquets de myrthe. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre, s'il porte ses armes, qu'il n'ait un autre dessein, que celui de s'amuser. Allez, Nymphes, allez sans crainte. Il quitte ses armes ; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud, & désarmé, de peur qu'il ne vous blesse avec son arc, ses flèches, ou son flambeau. Cependant, Nymphes, tremblez. L'Amour est si beau.... Quoique nud, quoique désarmé, Cupidon n'en est pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Diane, de jeunes filles, chastes comme vous, viennent de la part de Vénus, pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes, afin que les bois ne soient pas teints du sang de leurs hôtes. Vénus elle-même seroit venue vous en prier, si votre pudeur lui eut laissé l'espérance de vous fléchir. Elle désireroit que vous pussiez

partager nos divertissemens, s'il étoit décent qu'une chaste Déesse y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles, couronnées de fleurs, livrées aux plaisirs, se partager en différens cœurs, se répandre dans vos bois, & voler de bosquets en bosquets. Cérès, Bacchus, & le Dieu de la Poésie assisteront à ces fêtes; &, si vous le permettez, nous passerons les nuits entières à chanter. Déesse, éloignez-vous; Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire:
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déesse veut qu'on lui élève un Trône, formé des fleurs odorantes du Mont-Hybla. Les Graces siégeront à ses côtés; elle dictera elle-même ses loix. Collines du Mont-Hybla produisez une riche moisson de fleurs; offrez toutes celles qui embellissent les campagnes de l'Etna. Prodiguez aujourd'hui tous les trésors des autres saisons. Les Nymphes champêtres, les Naïdes, les Napées, & les Oréades se trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes, de ne point se fier à l'Amour, quoique désarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

L'air, qui le premier s'eſt uni avec la terre, pour embellir le Printems, couvrira demain d'une ombre ſalutaire, les fleurs deſſéchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déja humecté le ſein de cette tendre épouſe. Mêlées à ce vaſte corps, elles vont développer & nourrir toutes ſes productions. Vénus pénètre d'un ſouffle vivifiant l'ame, & les différentes parties qui compoſent cet univers (1). Elle l'entretient, & le gouverne par une puiſſance ſecrète. Elle féconde l'air, la terre, & les abîmes des mers. Elle veut que tous les êtres ſachent ſe reproduire.

---

(1) Les vers ſuivans ſont très-beaux. M. Malfilâtre s'adreſſe à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te ſuit : les flots ſéditieux,
En te voyant, retombent & s'appaiſent :
L'Aquilon fuit ; les tonnerres ſe taiſent,
Et le ſoleil revient plus radieux,
Dorer l'azur dont ſe peignent les Cieux :
A ton aſpect la nature eſt émue :
En rugiſſant le Lion te ſalue :

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus transporta dans le Latium les Dieux Pénates des Troyens : fit épouser la jeune Lavinie à son fils Énée, & livra ensuite au Dieu Mars la Vestale Ilie. C'est elle qui unit les Romains avec les Sabines, alliance d'où sont sortis le Peuple & les Chevaliers. Les Sénateurs, & les Césars descendus de la Déesse succédèrent à Romulus.

L'Ours en grondant t'exprime ses plaisirs :
L'oiseau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend hommage, & t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des Mers.
C'est toi, par qui sont les Etres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunit les mondes,
Et dont le souffle anime l'Univers.
L'Olympe même éprouve ta puissance....

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles. Tout y ressent sa présence. On dit que l'Amour est né au milieu des champs. Cette Déesse l'enfanta parmi les fleurs, & le jeune Dieu fut nourri de leurs sucs les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Déja les taureaux sont couchés sur les genêts: les brebis bêlantes sont à l'ombre des feuillages. L'Amour rassemble chaque troupeau. Excités par Vénus, les oiseaux répetent sans cesse leurs concerts mélodieux. Les étangs retentissent des cris aigus des cygnes. La fille de Térée chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle soupire ses amours dans ses chants, & qu'elle ne plaint pas sa sœur, d'avoir eu un mari barbare. Elle chante : je dois donc l'imiter. Apollon m'est favorable : si ma Muse, au retour du Printems, demeuroit muette, ce Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'est

ainsi que périrent les habitans d'Amycles (1), pour avoir voulu garder le silence.

(1) Amycles, ville d'Italie. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Ses Magistrats, voulant éviter les terreurs paniques, avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi. L'ennemi vint : on garda un profond silence ; la ville fut prise, & entièrement détruite.





POÉSIES DE DIFFÉRENS AUTEURS.

C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens;
Sur différentes fleurs l'Abeille ſe repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.

LA FONTAINE.



SUR LYCORIS.

LYCORIS fit préſent à Battus d'une Roſe délicieuſe. L'incarnat de ſes joues devint alors ſi vif & ſi charmant, qu'il ſembloit que c'étoit une Roſe qui offroit une Roſe. Pourquoi ne ſuis-je pas digne, s'écrie Battus en ſoupirant, de poſſéder cette Roſe enchantereſſe qui m'en préſente une autre.

GUARINI.

SUR LE MÉPRIS DES RICHESSES.

JE ne désire ni trésors, ni richesses immenses. Je dédaigne le Sceptre des Rois, & les honneurs du triomphe. Je ne suis point tenté de voir des armées rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtresse fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté : cueillons en badinant la fleur des plaisirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des essences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris & des jeux. Que tous mes instans soient consacrés aux Graces & aux Amours.

CRINITUS.

Egayons ce reste de jours
Que la bonté des Dieux nous laisse ;
Parlons de plaisirs & d'amours :
C'est le conseil de la sagesse.

CHAULIEU.

MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O Mirtil, mon cher Mirtil, si tu pouvois lire dans le cœur de l'Amante infortunée, que tu nommes cruelle ; je sais que tu aurois à son égard cette tendresse & cette pitié que tu veux exiger d'elle. Que nous sommes malheureux dans notre amour ! En effet, quel bonheur pour toi d'être aimé, ô mon cher Mirtil, & quel avantage pour moi, d'avoir un Amant si chéri ! Pourquoi nous désunis-tu, cruel destin, si l'amour nous enchaîne ? Et toi fatal Amour, pourquoi nous unis-tu, si le destin nous sépare ? Hôtes des forêts, que vous êtes heureux ! La nature ne vous a prescrit d'autre loi dans vos amours, que celle de l'amour même (1). Loi humaine, quelle est donc ta rigueur ? Tu punis de mort l'Amour le plus parfait : loi barbare,

(1) Clairs ruisseaux, coulez dans la plaine ;
Soupirez, aimables zéphirs :
Il n'est point de loi qui vous gêne ;
L'innocence est de tous vos plaisirs ;
Et toujours l'Amour qui vous mène,
Vous conduit où tendent vos désirs.

Duché.

tu contraries la nature. Mais, que dis-je, infortunée ! Ah ! l'Amant qui craint la mort, aime bien foiblement. Plût au Ciel, ô mon cher Mirtil, que la mort fût la seule peine pour les cœurs livrés à l'Amour ! O pudeur, loi inviolable, je te consacre, je te sacrifie tout mon amour, & je l'étouffe courageusement. Pour toi, mon cher Mirtil, pardonne à ton Amante, qui n'est cruelle, que lorsqu'elle ne peut te montrer toute sa tendresse. Pardonne à l'infortunée Amarillis. C'est au fond de son cœur qu'elle cache toute sa tendresse pour toi.

GUARINI.

DÉPIT AMOUREUX.

JE suis encore enflammé, cruelle, mais je ne t'adore plus, indigne & perfide Amante d'un Amant si fidèle. Tu n'auras plus lieu désormais de te mocquer de mon tourment. Mon cœur est guéri, & si je suis encore enflammé, ingrate, ce n'est plus d'amour : je n'ai pour toi que du mépris.

Le même.

Ce Madrigal du Guarini semble avoir fourni l'idée d'une Ode charmante par sa tournure & sa

délicateffe , elle eft du célébre Métaftafio. L'Abbé Desfontaines l'a traduite en François. Nous allons joindre ici cette traduction qui eft très-bien faite & très-agréable.

LA LIBERTÉ,

OU LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

GRACES à tes tromperies, Nicé, je refpire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un malheureux : enfin mon ame fe fent délivrée de fes liens. Pour cette fois, ma liberté n'eft pas un fonge.

Mon ancienne ardeur eft éteinte. Je fuis fi tranquille, que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour fe mafquer. Quand on prononce ton nom, Nicé, je ne change plus de vifage ; & quand je te regarde, mon cœur n'eft plus ému.

Je dors, & je dors fans te voir en fonge. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma penfée. Je m'éloigne de toi fans défir de te revoir : Je te revois fans plaifir & fans peine.

Je parle de tes charmes sans rien sentir. Je me rappele tes injustices, sans en être piqué. Tu t'approches de moi, sans que j'en sois confus. Je puis, même avec mon rival, m'entretenir de ta beauté.

Regarde-moi d'un œil fier & dédaigneux : parle-moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'est égal. Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens ; tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur.

Que je sois gai, que je sois triste, ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ouvrage. Les bois, les collines, les prairies me plaisent sans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux séjour.

Vois si je suis sincère. Tu me sembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté sans pareille. Je vois même sur ton charmant visage (que le vrai ne t'offense point) quelques défauts ; que je prenois pour des agrémens.

Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus sentir mon cœur se briser : je crus que j'allois mourir. Mais pour sortir d'esclavage, pour n'être plus maltraité, pour devenir maître de son sort, que ne souffre-t-on pas ?

L'oiseau, pour se débarrasser des gluaux qui l'enchaînent, sacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer ; & instruit par l'expérience, il ne tombe plus dans le piège.

Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime encore, parce que je dis souvent que je ne t'aime plus. Je parle, suivant cet instinct naturel, qui fait parler des dangers qu'on a courus.

Le Guerrier raconte les actions périlleuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il a portée.

Je parle donc ; mais ce n'est que pour me satisfaire. Je parle, sans me soucier que tu me croyes, sans me soucier que tu m'approuves, & sans m'informer, si en parlant de moi, tu es tranquille.

J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur sincère. J'ignore qui de nous se doit consoler le premier. Mais je sai que Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi fidèle, & qu'il est aisé de trouver une Maîtresse aussi perfide.



Sur la Fragilité de la Beauté.

JEUNE Nymphe, cueille des Roses, pendant qu'elles sont fraîches & nouvelles, & que tu es dans l'âge tendre des plaisirs : mais souviens-toi que tes jours passent aussi rapidement, que l'éclat & la beauté des fleurs.

Vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles;
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme
elles.

SUR CLORIS.

LE jour approche, où mon cruel destin va changer. Je reverrai bientôt ce teint qui efface l'éclat des plus brillantes fleurs. Bientôt je fixe-

rai ces beaux yeux, qui enchantent délicieusement mon cœur. Je m'imagine déja la rejoindre, & lui dire : ô ma fidèle Cloris ! Déja je crois l'entendre répondre : ô mon cher Tircis ! Que de tendres soupirs nous formerons ensemble, en lisant dans nos yeux l'amour qui nous enflamme. Où est, me dira-t-elle, ce brasselet de mes cheveux, que je te donnai à ton départ ? ... Regarde, ma Bergère, regarde, je le porte à mon bras. Nous nous dirons l'un à l'autre les peines que nous avons souffertes, pendant cette cruelle absence. Amour, en ces instans approche, & sois témoin d'un bonheur dont tu n'as pas encore d'idée.

JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.

Tendres cœurs, qu'agite l'orage,
Vous pourrez trouver un beau jour ;
On ne sauroit faire naufrage
Quand on est guidé par l'Amour.
Tôt ou tard, une ame constante,
En aimant, goûte un heureux sort :
C'est quelquefois par la tourmente,
Que l'on est conduit dans le port.

DANCHET.

PLAINTE DU BERGER NADASTE.

DESTIN toujours funeſte, ſort cruel : je ſuis donc forcé d'habiter une contrée ſi déſerte : nul Berger ici pour répondre à mes chants : nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je ſuis, mon infortune retombe ſur mon troupeau : il eſt maigre & languiſſant. . . . C'eſt ainſi que racontoit ſes malheurs, le long des belles rives de l'Arno, le triſte & mécontent Nadaſte : il ceſſa de parler, accablé de douleur ; briſa ſa houlette, & jetta ſa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.

Paiſibles ennemis du jour,
Arbres épais, retraites ſombres,
Cachez dans l'horreur de vos ombres,
Mon déſeſpoir & mon amour :
Une indifférence cruelle,
Fait naître ma douleur mortelle :
Je vois ce que j'adore, inſenſible à mes feux ;
Et mon cœur trop conſtant, en ceſſant d'être heureux,
Ne peut ceſſer d'être fidèle.

DUCHÉ.

DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmesan (1).

CUPIDON est représenté nud & aîlé : sa stature semble annoncer qu'il a quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus se fait lui-même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans, emblêmes admirables, l'un du plaisir, & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour sont peints si naturellement, qu'ils paroissent flottans sur ses belles épaules. Ses yeux, par un prestige heureux de l'art, semblent étinceler. Il regarde en souriant tous ceux qui le fixent : son sourire est si doux, si tendre, si passionné, que sa bouche charmante exhale, pour ainsi dire, le plaisir & la volupté. Il se courbe sur son arc pour le tendre. Le

(1) Le Parmesan est un des Peintres le plus fameux dans le genre voluptueux & délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant, un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la description dans le Tassoni, Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette description du Poëte Italien, égale peut-être la beauté, & la perfection de la peinture. On voudra bien suppléer à la foiblesse de ma traduction, qui ne peut rendre qu'imparfaitement la finesse & les graces du texte Italien.

mouvement & l'action de ses mains & de ses bras, prouvent qu'il attire à lui la flèche, qu'il la balance, qu'il l'agite. La carnation est du meilleur goût, & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicatesse, la douce molesse de la première enfance, avec la beauté noble, mâle, suave, & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture est si naturelle, si finie que l'on suit aisément le jeu, le mouvement des nerfs & des muscles. La transparence est générale : la vue passe aisément dans toutes les parties : tout est animé, tout vit, tout respire : c'est le charmant Cupidon lui-même.

Sur le Moineau de Glycère.

Le Moineau de Glycère arraché d'entre les griffes d'un chat, languissoit & exhaloit son dernier soupir. Glycère, réchauffe sur son sein, l'oiseau glacé qui faisoit ses délices, & l'arrose de ses larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ses petits membres. Il s'élance aussi-tôt de sa belle retraite, fend les airs & s'enfuit sans être apperçu. Glycère se plaint, soupire, & s'écrie : Ah, trop ingrat Moineau, tu abandonnes ainsi ta Maîtresse tandis que le souffle qui t'anime, est un present de sa tendresse !

Jean Second.

A NÉÉRA.

BELLE Néera, je t'envoye ces douces violettes, & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis, & ce matin ces tendres violettes. Les lis, dont les feuilles se flétrissent si promptement, doivent t'avertir, jeune Beauté, de la vieillesse qui t'attend. Les violettes, par leur fraîcheur printanière, te prouvent qu'il faut goûter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir, tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie; mais, ô cruelle destinée! tu ne ressentiras que les glaces & les incommodités de la vieillesse.

MARULLE.

SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur, pleuroit la mort funeste d'Adonis déchiré par un Sanglier redoutable. Vulcain s'en apperçut, & lui dit avec malignité : Déesse, pourquoi pleurez-vous ? Mars n'a rien à redouter de ce Sanglier terrible.

Le même.

SONNET

A PHILIS.

L'AUBE matinale ne paroiffoit pas encore, & déja j'étois affis au pied d'un frêne fauvage avec Philis ; tantôt écoutant fes chanfons agréables, & tantôt demandant au Ciel le retour de la lumière, afin de contempler voluptueufement mon Amante.

Tu vas voir, lui difois-je, ô ma chère Philis : tu vas voir comme l'Aurore fort brillante & lumineufe du fein des ondes, & comment, dès qu'elle paroît, elle efface & obfcurcit l'éclat des étoiles nombreufes, l'ornement de la voûte célefte.

Tu verras enfuite le Soleil. L'Aurore & les étoiles difparoîtront à l'afpect de ce bel Aftre, tant fes rayons font refplendiffans & radieux (1).

---

(1) Dans fa carrière féconde,
Le foleil fortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les céleftes flambeaux.

ROUSSEAU.

Mais tu ne verras point, ô ma Philis, ce que j'aurai le bonheur de voir : tes beaux yeux vont s'entr'ouvrir, & faire disparoître le soleil, comme cet Astre a lui-même chassé l'Aurore & les étoiles.

MANFREDI.

Le fameux Sonnet de Malleville sur la *belle Matineuse*, quoique plus brillant pour l'expression, est plus simple & plus naturel pour les pensées : il l'emporte aussi de beaucoup sur le sonnet Italien. Nous allons mettre le Lecteur à portée d'en juger lui-même.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde ;
L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphir, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin, ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son Palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière, & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point
jaloux,
Vous parutes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant
vous.

L'AMOUR FUGITIF.

LA Déesse de Cypris cherche par-tout son fils qui lui a été enlevé : mais ce Dieu est caché au fond de mon cœur. Malheureux que je suis, que ferai-je ? Cet enfant est cruel ; sa mère est terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir souverain sur moi. Si je le cache, je sais de quels feux me brûlera ce Dieu puissant. Si je le découvre à sa mère, il va devenir, à juste titre, mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore que Vénus n'est point une mère qui cherche son fils pour le corriger : elle ne veut que mon malheur, que ma perte. Puisque je suis réduit à cette cruelle alternative, reste dans mon cœur, volage Amour ; mais ne l'échauffe que d'une douce flamme : tu ne pourras être plus en sûreté dans aucune autre retraite.

SANNAZAR.

PORTRAIT D'HÉRO.

LA charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Elle s'avance majeſtueuſſement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ſes beaux yeux : tout ſon viſage brilloit d'un éclat pur & voluptueux. Elle reſſembloit à l'Aurore naiſſante. Ses joues d'albâtre offroient en même tems au-deſſous de ſes belles paupières tout l'éclat de la roſe naiſſante. Vous euſſiez dit que ſa peau vermeille & animée, étoit une prairie couverte de roſes. Lorſque cette jeune Prêtreſſe marchoit, ſa robe éclatante laiſſoit entrevoir les roſes de ſes pieds. Un eſſaim de graces embelliſſoit tous ſes traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : Quelle erreur ! Quand Héro vouloit ſourire, mille graces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtreſſe bien digne d'elle. En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur tendre des jeunes Amans. Tous déſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards ; enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légérement dans ce Temple majeſtueux. . . . .

A NÉÉRA.

IL y a moins de miel dans l'Attique, d'algue sur le rivage de la Mer, de chênes sur les montagnes, de fleurs variées au printems : le triste hiver est hérissé de moins de glaçons, & l'automne est chargé de moins de grappes de raisin : les carquois des Mèdes sont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paisible ; moins de poissons nagent au sein des mers : moins d'oiseaux fendent les plaines brillantes de l'air ; moins de flots sont agités sur le vaste Océan : il y a moins de sables dans la Lybie : enfin tout ce calcul prodigieux & infini, ne peut égaler, ô cruelle Néera, tous mes soupirs & tous les tourmens affreux que j'endure pour toi chaque jour !

Le même.



SUR UN ROSSIGNOL.

Doux & tendre Roſſignol, tu appeles par tes chants ta chère compagne. Tes ſons mélodieux l'invitent à ſe réunir avec toi ſur la même branche. Malheureux que je ſuis, ma voix n'eſt point harmonieuſe, & je n'ai point comme toi des aîles pour voler. Heureux oiſeau, ſi la nature t'a refuſé la froide raiſon, elle t'a donné la ſenſibilité pour le plaiſir : c'eſt le plus beau préſent.

GUARINI.

L'Abbé de Chaulieu, dit à peu près la même choſe; mais d'une manière bien plus touchante.

Le ſilence & la paix règnent dans ce bocage :
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage,
Des hôtes de ce bois, qui chantent leur amour.

Oiseaux, dans l'ardeur qui me presse,
Hélas ! je ne puis comme vous,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse:
Mais seul j'ai plus d'amour, que vous n'en avez tous.





LOISIRS D'UN POËTE A LA CAMPAGNE.

Je fais du tendre Amour expliquer la magie,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie,
Les zéphirs fe jouant dans des rameaux fleuris,
Et Vénus fur la mouffe affife avec les ris.

M. B.

LES Pièces fuivantes font extraites d'un petit livre intitulé ; *Poëtæ rufticantis Literatum otium ; Loifirs d'un Poëte à la campagne.* On leur donne le nom de Phaleuques, ou d'Hendécaffyllabes, c'eft-à-dire vers de onze fyllabes. Ce genre de Poéfie eft charmant, mais très-difficile. La douceur, l'élégance, le choix des mots, la vivacité des images & des peintures, l'euphonie tendre, délicate, voluptueufe des vers, les diminutifs, les répétitions de mots agréables & fonores, tout

doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus, Vénus, l'Amour & ses transports. Pour réussir, il faut qu'il ne compose ses vers qu'au milieu des festins, des ris & des jeux, & quand son ame est entièrement livrée aux plaisirs & aux douceurs de la volupté, Bacchus & Cupidon doivent seuls l'inspirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle! quelle finesse, quelle légèreté dans Pétrone! Ces deux Auteurs sont les meilleurs modèles dans ce genre de Poésie; ils n'écrivoient jamais que sous la dictée des Graces. Avec quelle douceur Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lesbie! Avec quelle vivacité il appelle à son secours les Phaleuques, pour se venger d'une ingrate! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueuse & efféminée de Néron, ait amolli & énervé tous les esprits de ce tems, & que la pudeur ne puisse lire, sans être allarmée, la plupart des Ouvrages, composés sous le règne de cet Empereur, dont le nom est encore en exécration, depuis tant de siècles.

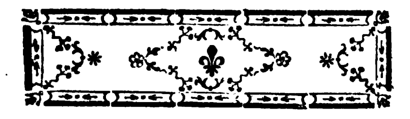
L'Auteur des Phlaeuques dont je donne en partie la traduction, a parfaitement saisi, & rendu l'esprit de cette Poésie. Rien de plus frais, rien de plus fini & de plus achevé que les différentes pièces dont est composé son joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très-imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conserver, & faire sentir toute la délicatesse, toute la mollesse, tous les charmes de la Poésie Latine. Bien des personnes ignorent absolument l'existence de ces Phaleuques, qui paroissent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois, si l'on en excepte deux pièces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'est la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice sur l'Auteur de ces Phaleuques.

André-François Deslandes, né à Pondichéri en 1690, fut conduit à Paris dès sa plus tendre jeunesse ; il y fit ses études ; s'appliqua ensuite aux fonctions de la Marine, & fut successivement Commissaire à Rochefort, & à Brest. Après avoir passé la plus grande partie

de sa vie dans les emplois, il se retira à Paris, pour y jouir des agrémens d'une vie libre & philosophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages, dont quelques-uns sont beaucoup d'honneur à son esprit, & à son érudition. Son Histoire critique de la Philosophie est connue de tout le monde.

Gaudete ô charites, Cupidinesque,
Landesi aureolus Libellus exit,
Quo nil tersius, elegantiusque.





LOISIRS D'UN POËTE.

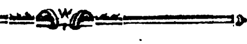
Deus nobis hæc otia fecit. VIRG.

DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de son arc brillant, apperçut, jouant & folâtrant ensemble, des Nymphes charmantes, des Faunes badins & légers, & tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte aussi-tôt sa première forme, prend la figure d'une jeune fille (1), affecte un

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il parut sans flambeau, sans flèches, sans carquois :
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
VOLTAIRE.

regard timide, une voix enfantine, un geste négligé, une démarche molle & voluptueuse, & se mêle à cette troupe qui le méconnoît. Tous pensent que c'est une jeune Nymphe : aucuns ne s'apperçoivent que l'on veut leur tendre des embûches ; mais le perfide Cupidon, rappelant alors toutes ses fourberies, s'approche des Faunes, les excite par un doux sourire, agace ces jeunes Nymphes par mille jeux malins, & leur dérobe les baisers les plus délicieux. Dès que cette troupe charmante, commence à ressentir les feux de l'Amour, les uns se couronnent de roses, les autres se dispersent dans les campagnes fleuries, en chantant Bacchus, toujours accompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus, Cupidon saisit alors un trait, & dit, en le dirigeant d'un œil malin, lançons-le au milieu de cette troupe joyeuse ; c'est nous être assez, & même trop long-tems diverti. Il convient, jeunes Nymphes, que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter ; & vous Faunes, vous devez être également enflammés. Cupidon satisfait remonte vers l'Olympe.



A GERRIUS.

AIMONS & buvons, je vous en conjure, vous le tendre favori des Graces ! Aimons & buvons, pendant que la triste vieillesse est encore loin de nous, & que l'âge nous permet de nous livrer aux jeux & aux plaisirs ? En effet, que nous servira de connoître la sévère morale du farouche Cléanthe, & toutes les maximes rigides que l'on a débitées sous le Portique ? Croyez-moi, laissons toutes ces visions aux Sophistes que la raison blesse, & qui ne se repaissent que de vaines chimères. Pour nous, couple chéri des Dieux, suivons Bacchus, suivons l'Amour : aimons & buvons.

A COTTA.

O DÉLICAT & judicieux Cotta ! Quoi, vous ne sentez rien pour la charmante Lycoris ; cette Lycoris qui enchanteroit Jupiter même ; tandis que vous avez du goût pour l'effroyable Mélisse, que le peuple le plus grossier dédaigne & méprise. O le délicat & judicieux Cotta !

regard timide, ...
négligé, une ...
& se mêle à ...
Tous pensent ...
aucuns ne s'apper...
tendre des ...
rappelant alors ...
che des Faunes, ...
agace ces jeunes ...
lins, & leur ...
cieux. Dès ...
mence à ...
se couronnant ...
dans les ...
chus, toujours ...
La tendre ...
son trait, & ...
lui ...

IR DE L'AMOUR.

é ma tendre Lycoris : ma
ñ charmante. Cupidon, ce
, se joue ordinairement sur
e, & sur ses joues de roses.
sa blonde chevelure, ses
qui me font périr si cruelle-
hantons les combats, chantons
faisons résonner la trompette
nonçons Mars en fureur. Ce
les horreurs des plus sanglantes
se reposer entre les bras de Vénus
Réchauffé sur le sein de la tendre
eille mille baisers, & goûte des
doux, plus délicieux que le nectar.
m'entraînes-tu donc, Muse trop
me préparois à [illegible] les combats,
bre tou[illegible] Vénus ; je
ujours [illegible]

ent ce [illegible] es appas,
ose sa [illegible] bras,
tête est [illegible] penchée,
l'amour [illegible] ttachée :
ses yeux [illegible] corps,
Et nourrit[illegible] trésors ;

A SES AMIS.

BUVONS, mes amis, buvons, je vous en conjure. Buvons, chantons & folâtrons. C'eſt ainſi que vit Bacchus, & la Reine de Cythère. C'eſt ainſi que vivent les Déeſſes & les Dieux. Vivons donc de même, mes chers convives. La jeuneſſe s'envole plus vîte que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieilleſſe vient fondre ſur nous. Ne tardons pas, mes amis, les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindrions envain du peu de durée des plaiſirs, & des douceurs paſſagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes, l'affreuſe mort nous plongera dans le gouffre inſatiable des enfers. Moins notre vie aura été délicieuſe, moins nos jours auront été agréables, & plus les tourmens qui nous attendent ſeront grands & terribles. Ainſi l'ordonnent les cruels deſtins.



LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'AI assez chanté mà tendre Lycoris : ma Lycoris si belle & si charmante. Cupidon, ce petit Dieu libertin, se joue ordinairement sur son sein voluptueux, & sur ses joues de roses. Assez j'ai célébré sa blonde chevelure, ses yeux redoutables qui me font périr si cruellement. Amis, chantons les combats, chantons les batailles : faisons résonner la trompette guerrière : annonçons Mars en fureur. Ce Dieu, après les horreurs des plus sanglantes mêlées, va se reposer entre les bras de Vénus qu'il adore. Réchauffé sur le sein de la tendre Déesse, il cueille mille baisers, & goûte des plaisirs plus doux, plus délicieux que le nectar. Mais où m'entraînes-tu donc, Muse trop légère ? Je me préparois à chanter les combats, & je célèbre toujours la charmante Vénus ; je chante toujours son Fils.

Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée :
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux, en pillant tes trésors ;

Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses.

HENAULT.

Il languissoit près d'elle, il brûloit dans ses bras. . . . .
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmoient le Héros.
L'un tenoit sa cuirasse, encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ses débiles mains
Le fer. . . . .

VOLTAIRE.

A SES AMIS.

ARMONS-NOUS, Buveurs, armons-nous de nos verres : Il faut nous livrer à une aimable folie, & à une douce fureur. Le jour & le lieu nous invitent à célébrer d'agréables Orgies. Loin d'ici soins importuns. Loin d'ici vaine raison, inutile sagesse. J'ignore quel feu coule maintenant dans mes veines. Mon ame est émue, agitée. Le cruel Bacchus me possede tout entier. J'entre en fureur, ô mes chers convives ! j'entre en fureur de plus en plus. Armons-nous de nos verres. Qu'il sera doux pour moi de mourir en buvant !

AUX MÊMES.

BUVONS mes amis, buvons à pleine coupe, malgré la censure des sages attrabilaires, & des vieillards chagrins. Buvons sans interruption, buvons à pleins verres. Douce liqueur, délices des Dieux! ô Bacchus, toi qu'accompagnent les ris & les jeux, viens souvent avec nous, une couronne sur la tête, une large coupe à la main : échauffe nos esprits. Je veux boire d'excellent vin, puisque je ne puis éviter les ciseaux de la Parque cruelle, & retarder d'un instant mon heure fatale. Allons vîte, donnez-moi trois coupes, ensuite neuf, puis trois fois neuf : enfin donnez-les sans compter, je boirai de même. C'est ainsi que l'on chasse les ennuis.



CUPIDON

A DE JEUNES NYMPHES

QUI LE FUYOIENT. (1).

O BELLES, ô tendres Nymphes qui réunissez la douceur à la beauté, vous que j'aime plus que mes yeux, arrêtez, demeurez ! vous n'avez rien à craindre. On ne veut pas vous tromper. Vous voyez le plus puissant des Dieux : mon pouvoir est d'autant plus grand, que j'unis les Amans heureux avec les chaînes les plus brillantes, & les plus agréables. Pourquoi donc me fuyez-vous ? Approchez, je vous en conjure. Les jeunes filles aiment les pièges que je tends : elles chérissent les traits que je porte. Les graces, les ris & la volupté m'accompagnent. Sur mes pas vole sans cesse une troupe d'Amans, tendres, sensibles, & toujours enflammés d'un beau feu. Chassez toutes vos inquiétudes, à l'ombre de ces ormeaux, tandis que leurs feuilles naissantes sont agitées par les tièdes haleines des zéphirs,

(1) Le sujet de cette pièce a été pris d'après un tableau charmant.

& que la terre émaillée de diverses couleurs, renouvelle sa verdure. Cueillez des branches légères de myrthe panaché. Offrez ici à la belle Vénus, ma mère, les plus doux sacrifices. Consacrez-vous à elle pour toujours. C'est ainsi qu'elle vous accordera des amours délicieux, des époux charmans, des enfans aimables, & des jours long-tems purs & sereins.

Venez dans ce secret asile,
Sur l'émail des plus belles fleurs;
Savourer d'un bonheur facile,
Les plus séduisantes douceurs.
Le tems, le cœur, la solitude,
Tout invite à la volupté! .....

M. B.

SES GOUTS.

LA tête couronnée de rose, la main armée d'une large coupe, je passe des jours heureux, au milieu de doctes loisirs. Tantôt je suis à pas précipités une aimable Bergère, tantôt je chante Bacchus, les repas somptueux & délicats. Je ne suis tourmenté par aucune espèce de crainte. Entièrement livré à la volupté, elle seule me possède. Je goûte les douceurs déli-

cieuſes du ſommeil : je penſe rarement au lendemain ; je jouis du préſent, & je vis abſolument pour moi.

Ainſi coulent mes jours ſans ſoins, & ſans envie ;
Je les vois commencer, & je les vois finir :
Nul remords du paſſé n'empoiſonne ma vie :
Satisfait du préſent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, mépriſant l'opinion commune,
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit, comme moi, que c'eſt avoir fait ſa
fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien ſu la mépriſer.

CHAULIEU.

A CUPIDON.

Où ſont tes traits terribles !
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles ?

VOLTAIRE.

Accours, Cupidon, accours promptement. Apporte ton carquois, tes traits dorés, ton arc qu'on ne peut éviter ; cet arc redoutable

à Vénus elle-même. Ne tarde pas, ô puissant Cupidon ! viens fléchir la cruelle & arrogante Philis ; cette Philis qui s'énorgueillit d'opposer à tes loix un front rebelle. Qu'elle ressente les tendres feux de l'Amour, blesse son cœur, comme il convient. Fais, je t'en conjure, qu'elle brûle intérieurement. Fière d'effacer par ses charmes toutes les autres Beautés, Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux sont entremêlés de fleurs, & sa démarche est voluptueuse. C'est ainsi qu'elle cause impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra désormais, ô Cupidon, se prosterner au pied de tes autels, & invoquer la belle Vénus ! Le tems presse, hâte-toi : car si Philis triomphe encore quelque tems, ta gloire & ta puissance seront entièrement anéanties.

A CORINNE.

O MA chère Corinne, reçois avec un sourire gracieux cette belle corbeille remplie de roses odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de sa main délicate. Je les lui demandois depuis long-tems : il vient enfin de me les envoyer. O présent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux, aimable Corinne, en parer ton beau sein, ton sein

d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure, remarquable par ses boucles déliées & ondoyantes. Des cheveux entremêlés de boutons de roses, sont charmans. Un sein embelli par l'incarnat des roses nouvelles enchante les regards. Qu'il me soit permis de couvrir de baisers ton sein voluptueux & blanc comme la neige, & de toucher d'une main amoureuse les boucles déliées & flottantes de tes cheveux. C'est la seule récompense digne du présent que je t'offre.

Les vers suivans sont très-agréables : les deux derniers renferment une pensée un peu différente de celle du Poëte Latin : elle n'en est pas moins délicate.

Tendres filles de Flore,
Image du plaisir,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

FAVART.

HÉRO
ET
LÉANDRE.



AVERTISSEMENT.

QUELQUES Auteurs ont attribué sans aucun fondement le Poëme d'Héro & de Léandre, à Musée, Disciple d'Orphée. M. le Chevalier Matsham (& son sentiment est le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'est pas d'une antiquité aussi reculée, & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire, par Musée le Grammairien. Quoi qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature. Les vers sont doux, faciles, coulans & harmonieux. La Poésie en est abondante, & souvent pleine de chaleur. Des pensées naturelles, délicates & gracieuses, des expressions fortes, brûlantes & énergiques, la passion le l'amour traitée avec un art admirable, tout l'ensemble forme un Poëme charmant, & les Graces semblent avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en prose

de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François, avec douceur, enjouement & naïveté; mais il est bien éloigné de la noblesse, de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burlesque, boufonne & ennuyeuse de Scarron; elle est écrite d'un style bas, trivial & rampant, & mérite d'être ensevelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont servi de sujet à des Opéra, des Cantates, des Héroïdes, des Romances, des Chansons, &c. Je ne mettrai sous les yeux du Lecteur que la belle Cantate de Mlle. de Louvencourt; elle est assez rare & peu connue.

Il paroît que le Poëme de Musée a fait naître le Poëme François intitulé, *Phrosine* & *Mélidore*. Il y a peut-être plus de naturel dans le premier, & plus d'art dans le second. Quelques Critiques même ont prétendu que la démarche hardie de Phrosine n'étoit pas dans la nature, & que les femmes ne sont pas assez fortes & assez courageuses pour s'exposer à traverser à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoissent bien le cœur des femmes, savent

que rien ne leur eſt impoſſible, quand elles aiment, & qu'elles oſent alors braver le fer & le feu, & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour! Quoi qu'on en puiſſe dire, le Poëme de Phroſine & de Mélidore parviendra certainement à la poſtérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère, délicate & voluptueuſe du gentil Bernard. Quelle délicateſſe! quelle énergie! quelle fineſſe! quelle volupté, & en même-tems quelle pudeur ingénue dans les différens morceaux de ce Poëme, qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément, & dont les Graces ont toujours dirigé la plume!

Pluſieurs perſonnes ont prétendu que l'Hiſtoire amoureuſe d'Héro & de Léandre étoit abſolument fauſſe; d'autres ont ſoutenu qu'elle eſt vraie. Tous ces différens Critiques, ce qu'il y a de bien ſingulier, ſe ſervent, pour ainſi dire, des mêmes raiſons pour faire valoir leur ſentiment, & s'appuyent ſur les mêmes faits & les mêmes té-

moignages (1). Cette diversité d'opinions sur un même événement, prouve que la vérité & le mensonge ont également deux faces, un bon & un mauvais côté. Nous devons être bien circonspects, & examiner mûrement les choses, avant de prendre un parti, & de porter notre jugement. Je vais présenter au Lecteur le pour & le contre, afin qu'il décide lui-même la question. Je ne ferai qu'abréger les *Remarques* de M. de la Nauze, & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel, imprimées dans le septième Volume de l'*Académie des Inscriptions*; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers, qu'elles ne peuvent être mieux placées, qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze, qui rapporte d'abord des passages favorables à son sentiment, tirés

(1) Il existe en effet des Médailles sur lesquelles on voit un jeune Nageur, avec ces mots: *Héro & Léandre*. Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende, & trouve alors une leçon bien différente : *La force de l'homme*. C'est ainsi qu'avec un léger changement, dans une seule lettre Grecque, le P. Hardouin détruit non-seulement l'Histoire d'Héro & de Léandre, mais anéantit encore leur existence & leur nom.

d'Ovide, de Virgile, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de l'Anthologie, &c. & s'exprime ensuite ainsi : « Strabon, dans la » Description de Seste & d'Abyde, fait une » mention expresse de la Tour d'Héro. Un » monument public tel que celui-là, qui por- » toit alors le nom d'Héro, est, ce me sem- » ble, une grande preuve de la vérité de » l'Histoire qu'on racontoit. Pomponius Méla, » autre Géographe, presque du même temps, » dit qu'Abyde étoit célèbre par un commerce » amoureux, qui avoit autrefois éclaté. Cette » seule expression *autrefois*, fait assez sentir » qu'on ne regardoit point dans ces premiers » temps l'Histoire de Léandre & d'Héro comme » un Conte fait à plaisir... Ce ne sont jusqu'ici » que des morceaux détachés, où les anciens » Auteurs parlent, comme en passant, d'Héro » & de Léandre ; mais nous avons de plus leur » Histoire décrite fort au long, & avec toutes » les graces de la Poësie, dans un Écrivain » Grec qui porte le nom de Musée. A juger de » lui par la plupart des autres Poëtes de la » Grèce, il aura pris la matière de ses vers » dans la vérité de l'Histoire, & sans doute

» embelli les circonstances, sans en altérer le » fond, ... Musée écrit une aventure qui n'a » rien d'impossible, & que les Grecs & les » Latins ont célébrée à l'envi les uns des au» tres A tous ces divers témoignages on peut » encore joindre l'autorité des anciennes Mé» dailles ; on en trouve un grand nombre avec » des revers, où sont les noms d'Héro & de » Léandre, & où l'on voit Léandre précédé d'un » Amour le flambeau à la main, nager vers » Héro qui est au haut d'une Tour. Je sçais que » les Médailles représentent quelquefois des » événemens fabuleux, sur-tout quand ils » regardent l'ancienne Mythologie qui étoit » consacrée par la Religion. On cherchoit à les » transmettre à la postérité, ou par le principe » d'une piété mal entendue, ou par l'intérêt » qu'on avoit à nourrir la superstition des peu» ples. Pour les faits particuliers, tels que celui » dont nous parlons, quand il n'y a ni motif de » Religion, ni raison d'Etat, ni aucun intérêt » apparent qui en favorise la supposition, il est » à croire qu'on ne les gravoit sur des mé» dailles, que lorsqu'on les croyoit véritable» ment arrivés, & qu'on en vouloit éterniser

» la mémoire. Si les Anciens en usèrent de la » sorte à l'égard de l'Histoire d'Héro & de » Léandre, il faut donc qu'ils l'ayent regardée » comme véritable, fondés sans doute sur une » tradition qu'il ne nous appartient pas de » contester. Il est vrai qu'on ne marque point » du tout en quel tems cet événement est arrivé; » mais est-il surprenant qu'un fait isolé, qui n'a » de rapport ni avec l'Histoire générale d'aucun » Peuple, ni avec l'Histoire particulière d'au- » cun Prince, soit venu jusqu'à nous sans son » époque particulière ? Pour être croyable, » c'est assez, d'un côté, qu'il soit appuyé sur » une tradition constante ; & de l'autre, qu'il » ne sorte point des bornes de la vraisemblance. » Je puis donc conclure que l'Histoire d'Héro & » Léandre est revêtue de tous les caractères de » vérité qu'on peut raisonnablement exiger dans » un simple événement particulier, & que le » Savant (1) qui l'a traitée de pure fable, a

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut introduire dans l'Histoire un pyrrhonisme universel & absolu, lorsqu'il falloit admettre le doute méthodique, mais sensé de l'immortel Descartes.

» plus donné à ses idées singulières qu'au té-
» moignage respectable de l'Antiquité. »

Nous venons de voir un côté de la Médaille ; en voici le revers : écoutons présentement M. Mahudel, d'après le Rédacteur de ses *Réflexions Critiques*. » Héro étoit une Prêtresse de Vénus » établie à Seste, & Léandre un jeune homme » d'Abydos, Villes situées à l'opposite l'une » de l'autre sur les bords de l'Hellespont, & » dans le lieu où le Canal est moins large. » Léandre, pour mieux cacher son commerce » avec Héro, passoit & repassoit le détroit à » la nage toutes les nuits, & ses trajets furent » long-temps heureux ; mais la mauvaise saison » les ayant rendus plus difficiles, il périt enfin » malheureusement dans les flots, & Héro » désespérée, se précipita du haut de sa Tour. » M. Mahudel ne croit pas que la possibilité de » ce trajet réitéré & continué, puisse être sup- » posée, & moins encore admise & suffisam- » ment prouvée, ni par l'ancienneté de la tra- » dition, ni par le nom des deux Amans, qu'on » a donné pendant plusieurs siècles aux deux » Tours élevées sur les bords opposés du dé- » troit, ni par la représentation d'un Nageur au

» milieu des flots, qui se voit sur les revers
» des Médailles d'Abydos, ni par l'autorité
» des Descriptions que nous en ont laissées
» Ovide & Musée, & des citations d'une infi-
» nité d'Auteurs, qui sont néanmoins les prin-
» cipales preuves que M. de la Nauze rapporte
» de la vérité de ce fait. Ce qui les rend suf-
» pectes à M. Mahudel, est qu'il observe que
» la plupart des Fables ont en leur faveur de
» pareils préjugés, nonobstant lesquels elles ne
» perdent point le caractère de mensonge dans
» l'esprit de ceux qui en examinent attentive-
» ment l'origine..... Ce qui seroit donc plus
» capable de donner quelque lueur de vérité à
» l'aventure de Léandre & d'Héro, ce seroit la
» possibilité à un homme fort & robuste, de
» renouveller de nos jours l'expérience du
» trajet réitéré du courant de l'Hellespont à la
» nage, dans l'espace de deux ou trois heures;
» car les nuits d'Été ne donnoient guères plus
» de temps à Léandre pour se pouvoir dérober
» aux yeux des hommes. Il n'y auroit point
» d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec
» auroit pu l'entreprendre du tems d'Héro;
» mais, pour décider si ce trajet seroit possible

» dans toutes ses circonstances, il faut convenir
» de la situation des lieux & de l'étendue de
» mer qu'il y avoit à traverser pour parvenir
» du Port d'Abydos, ou de la Tour qui en
» étoit fort près, à celle de Sestos, qui étoit à
» l'autre bord.., Abydos, dit Strabon, est sur
» une éminence qui domine l'embouchure de
» la Propontide ; & la partie du détroit sur le
» côté duquel elle est située, n'a que sept
» stades de largeur. . . . Les Ports d'Abydos &
» de Sestos sont éloignés l'un de l'autre d'envi-
» ron trente stades. Ceux qui veulent passer
» d'Abydos à Sestos, côtoyent d'abord le rivage
» opposé à Sestos, l'espace de cent-neuf stades,
» en tirant jusqu'à une certaine Tour qui est
» vis-à-vis Sestos, & lorsqu'ils sont parvenus à
» cet endroit, ils traversent obliquement le
» canal pour éviter la force du courant de
» l'eau. »

» Les conséquences que M. Mahudel tire de
» cette Description traduite à la lettre, sont,
» 1°. qu'il n'est pas vrai que les Villes d'Abydos
» & de Sestos fussent si directement opposées,
» qu'on eût pu tirer de celle-ci à celle-là, ni

» des Tours qui leur étoient voiſines, une ligne » droite qui n'eût décrit qu'un eſpace de ſept » ſtades, & qu'au contraire la ligne à tirer d'un » de ces lieux à l'autre, n'ayant pu être que » diagonale : elle auroit décrit une diſtance de » trente ſtades ; ce qui au lieu de huit cent » ſoixante-quinze pas géométriques, auxquels » ſe réduiſent les ſept ſtades, en auroit produit » trois mille ſept cent cinquante, en prenant » même (ſi on l'eût pu) ſa route ſuivant cette » dernière direction, pour le trajet d'un de ces » lieux à l'autre. »

» 2°. Qu'il falloit que ce trajet, quoique » court, ne laiſſât pas d'être très-difficile pour » les bâtimens mêmes, à cauſe des courans qui » ſe trouvent dans le Canal, & des vents con- » traires qui y règnent preſque toujours, puiſ- » que c'eſt préciſément l'endroit où Herodote » marque que périt la flotte de Xerxès, & qu'on » étoit obligé de louvoyer quelque temps avant » que de tenter le trajet, ce qui alongeoit en- » core de beaucoup le chemin. «

» 3°. Que quand le Nageur d'Abydos auroit » choiſi, pour arriver au pied de la Tour de » Seſtos, l'endroit du bord directement oppoſé,

» qui n'eût décrit qu'une ligne de fept ftades, il » n'auroit pu traverfer le canal fans prendre » les mêmes précautions que les Pilotes : au » lieu de ne parcourir qu'une route de huit » cent foixante-quinze pas, il auroit été obligé » d'en parcourir une au moins du double, qui « eût produit plus de trois quarts de lieue ; en » forte qu'en doublant encore cette diftance » pour fon retour fubit, fon trajet auroit été » de plus d'une lieue & demie. «

Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire fur toutes les conféquences que tire M. Mahudel du paffage de Strabon ; je dirai feulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour, lorfqu'il combinoit tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de paffion ne connoît point les obftacles, s'y expofe les yeux fermés, les affronte, périt quelquefois en voulant les franchir, & fouvent auffi les furmonte, & fort victorieux des entreprifes les plus téméraires & les plus périlleufes.

Aut mihi continget felix audacia falvo ;
Aut mors follicitì finis amoris erit.

OVID. LÉAND. HÉR.



HÉRO
ET
LÉANDRE.

Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obscure,
Où la volupté l'introduit.

M. L. C. D. B.

Muse, chante ce flambeau qui éclairoit des amours cachés dans l'ombre de la nuit ; ce jeune homme fendant les flots de la mer pour s'unir à son Amante ; cet hymen nocturne que l'immortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre *Sestos* & *Abydos*, où Héro & Léandre goûtoient furtivement les délices de leur union secrète ! chante ce flambeau, précurseur de leur amour ! Le souverain Jupiter auroit dû placer cette lumière bienfaisante parmi les Astres, & la nommer l'Etoile brillante des

Amans, pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à ces tendres inquiétudes, en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaisir, avant que les Aquilons impétueux eussent fait sentir leur souffle ennemi. O Muse (1), rappelle en même-temps dans mes vers la mort funeste de Léandre, & l'instant fatal où ce flambeau s'éteignit.

Les Villes de *Sestos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre, sur les bords de la mer (2). Un jour Cupidon tend son arc, lance une flèche, & embrase le cœur de l'aimable Léandre, & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Sestos*, & son Amant dans *Abydos*. Cee deux Astres nouveaux brilloient d'un éclat

(1) Muse plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre;
Des vrais Amans, toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur...
Toi, qui chantois Léandre & son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi....

Poëme de PHROSINE ET MÉLIDORE.

(2) *Abydos*, Ville d'Asie, & qui n'est séparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Sestos* est bâtie vis-à-vis, & à l'opposite, de l'autre côté de ce même détroit. La position de ces deux Villes est très-remarquable; on peut leur appliquer à juste titre ce vers de M. de Voltaire :

Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie.

pareil, & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (1).

Si jamais vous paſſez dans ces lieux, cherchez la Tour où Héro ſe tenoit autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots : allez viſiter le détroit retentiſſant de l'antique *Abydos*, il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos*, a-t-il pu s'enflammer pour Héro, & rendre en même-temps ſenſible à ſon amour cette jeune Beauté ?

La charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Comme elle n'avoit pas ſubi le joug de l'Hymen, ſes parens inquiets la faiſoient loger dans une Tour élevée ſur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère : c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & ſa chaſteté l'empêchoient de ſe trouver avec pluſieurs femmes réunies enſemble : jamais elle ne paroiſſoit au milieu des danſes voluptueuſes des jeunes perſonnes de ſon âge : elle évitoit avec ſoin les traits perçans de la jalouſie : (car les femmes ſont ordinairement jalouſes de la beauté de celles de leur ſexe).

---

(1) Ses vrais tréſors étoient deux cœurs fidèles,
PHROSINE ET MÉLIDORE.

Héro offroit tous les jours des ſacrifices à Vénus, & faiſoit ſouvent des libations à Cupidon, afin de ſe rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les flèches brûlantes du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux ſuperflus ! Soins inutiles ! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déja l'on touchoit à la fameuſe journée où les Habitans de *Seſtos* célèbroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Iſles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Cypre. Les femmes de Cythère, celles qui danſent ſur le ſommet du Liban couronné de bois odoriférans, abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie, ceux d'*Abydos*, ville voiſine, ſe raſſemblèrent auſſi à *Seſtos*; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre, ils y courent, ils y volent auſſi-tôt, non pas tant pour faire des ſacrifices aux Dieux immortels, que pour contempler les charmes des jeunes Beautés raſſemblées dans ces jours ſolennels.

La jeune Héro s'avance majeſtueuſement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ſes beaux yeux : tous les attraits brilloient ſur ſon viſage voluptueux. Elle reſſembloit à

l'Aurore naiſſante. Ses joues d'albâtre offroient, au-deſſous de ſes belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de roſe qui s'entr'ouvre. Vous euſſiez d t que ſa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roſes nouvelles. Lorſque cette jeune Prêtreſſe marchoit, ſa robe flottante laiſſoit entrevoir des roſes à ſes pieds (1). Un eſſaim de Graces embelliſſoit tous ſes traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : quelle erreur ! Quand Héro vouloit ſourire, mille Graces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtreſſe bien digne d'elle ! En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur de ces tendres Amans. Tous deſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards ; enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légérement dans ce Temple majeſtueux.

---

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roſes brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoiſſent le coſtume & la chauſſure des femmes Grecques, ne ſeront point ſurpris de ce détail du Poëte. Rien n'eſt plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête juſqu'aux pieds, cette jeune perſonne n'eſt que lis & roſes : elle réunit tous les charmes, toutes les graces, & tous les attraits.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro, prononce dans l'inſtant ces mots : » J'ai été à » *Sparte* ; j'ai viſité *Lacédémone*, où l'on diſ- » pute & où l'on reçoit tous les jours le prix » de la beauté ; mais je n'ai jamais vu une jeune » fille auſſi belle, auſſi tendre, auſſi char- » mante. Vénus a ſans doute pour Prêtreſſe la » plus jeune des Graces Je me ſuis laſſé en la » regardant ; mais je n'ai pu me raſſaſier encore » de la contempler. Pour partager une ſeule fois » avec Héro ſon lit voluptueux, je conſentirois » à mourir auſſi-tôt après un tel bonheur. Si je » poſſédois pour épouſe cette Beauté touchante, » je ne deſirerois pas alors d'être placé au rang » des Dieux dans l'Olympe. O puiſſante Cy- » thérée, s'il ne m'eſt pas permis de m'unir à » ta chaſte Prêtreſſe, accorde-moi donc une » épouſe ornée des mêmes attraits! « La plupart des jeunes gens tiennent le même langage paſſionné. Pluſieurs gardent le ſilence, & ca- chent intérieurement leur plaie récente ; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Infortuné Léandre, ta bleſſure fut la plus profonde ! Quels combats s'élevèrent alors dans ton ame ? Quand tu apperçus cette jeune Beauté, tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des traits inviſibles. Bleſſé par des flèches brûlantes, & vaincu ſoudain, tu ne veux plus vivre, ſi tu ne de-

viens l'époux d'Héro. Chaque regard que tu portes sur elle augmente l'ardeur qui te dévore, & embrase ton cœur d'un passion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide, le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil est frappé ; ensuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame, & y cause des blessures cruelles.

Léandre ressent en même-tems les effets du ravissement & de la témérité, de la crainte & du respect. Il tremble intérieurement ; mais la pudeur le retient, & l'enchaîne encore. Ses regards surpris & enchantés errent avidement sur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de son amour fait disparoître sa pudeur & sa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire, audacieux : il s'avance doucement, & va se placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore, lance secrétement sur elle des regards séducteurs, & entraîne ainsi dans l'erreur, par des signes muets, l'esprit de la jeune Prêtresse (1).

---

(1) De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît, comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rapport....
Pour eux la fête aussi-tôt disparut ;
Sans se parler, leurs regards s'entendirent ;
De leurs transports, leurs ames s'applaudirent.

Héro qui voit la paſſion ſecrète qu'elle inſpire, eſt enchantée du triomphe de ſes charmes, baiſſe ſouvent ſon voile ſur ſon viſage, répond de ſon côté à Léandre par des geſtes dérobés, & découvre enſuite ſon front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît ſon amour, & ne le dédaigne pas, s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience le retour de la nuit, le Soleil, au bout de ſa carrière, ſe plonge dans l'Océan, & l'Etoile de Vénus, cette meſſagère des ténèbres, brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaiſſes répandues ſur la terre, devient plus hardi, & plus entreprenant, s'approche plus près de la Prêtreſſe, lui ſerre amoureuſement ſes doigts de roſes, & ſoupire tendrement. Héro paroît courroucée, retire bruſquement ſa belle main, & garde un profond ſilence.

Léandre s'étant apperçu qu'Héro eſt émue & indéciſe, la ſaiſit auſſi-tôt hardiment par ſa robe éclatante, & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguſte. La

---

Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un inſtant fut le fruit :
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait ſans détour, fut écouté ſans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Jeune Prêtresse le suit lentement, & comme à regret, &, selon l'usage de celles de son sexe, elle adresse à Léandre ces paroles menaçantes: « Etranger, quelle est sta fureur insensée ? » Malheureux, pourquoi m'entraîner ainsi ? Je » suis vierge : change de dessein ! Laisse ma » robe ! Evite la colère redoutable de mes » riches parens ! Il ne t'est pas permis de porter » une main téméraire sur une Prêtresse de Vé- » nus ! Il est d'ailleurs difficile, & même im- » prudent de vouloir pénétrer dans le lit d'une » jeune fille «. Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes, connoît qu'Héro est enfin devenue sensible à son amour. (Quand les femmes en effet tonnent, éclatent contre leurs Amans, leur fureur & leur courroux sont un aveu tacite d'une tendresse mutuelle). Dans l'instant, Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums, & il prononce en même-temps ces paroles que lui dicte son amour véhément : O ma chère Vénus ! » ô ma tendre Minerve, toi que j'adore le plus » après ces deux Déesses ! (Je ne te regarde » point comme une simple mortelle, mais je te » compare aux filles du puissant Jupiter). Heu- » reux celui à qui tu dois le jour ! Heureuse la » mère qui t'a donné naissance, & trois fois » heureux les flancs qui t'ont portée ! Ecoute

» favorablement ma prière ! Prens pitié de
» mon amour invincible ! Comme Prêtresse
» de Vénus, livre-toi aux plaisirs de Vénus !
» laisse-toi persuader ! viens te soumettre aux
» loix de l'Hymen, imposées par cette Déesse !
» Une jeune Vierge ne peut être la Prêtresse
» de la Reine de Cythère ! Vénus ne voit pas
» d'un œil favorable les jeunes filles. Si tu
» veux connoître ses vraies cérémonies, & ses
» loix respectables, l'Hymen & le lit nuptial te
» les apprendront. Si tu aimes Vénus, chéris
» aussi la douce loi des amours qui inondent
» l'ame d'un torrent de délices. Reçois-moi
» pour ton esclave, ou, si tu le préfères,
» pour un Epoux que Cupidon a sçu t'asservir,
» en le perçant de ses flèches victorieuses ! C'est
» ainsi qu'autrefois Mercure, armé de son ca-
» ducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux
» pieds de la jeune Omphale. Vénus elle-même
» m'a guidé vers toi ; ce n'est point le prudent
» Mercure qui m'amène en ces lieux. Tu con-
» nois sans doute l'histoire d'Atalante ? Pour
» conserver sa virginité, cette fille dédaigneuse
» refusa d'entrer dans le lit de Milanion qui
» l'idolâtroit. Vénus, irritée de ce refus,
» remplit le cœur d'Atalante de l'amour le plus
» violent pour celui qu'elle avoit auparavant
» dédaigné. Héro, toi que j'adore, consens à
» mes désirs, & laisse-toi attendrir par mon
» amour, de peur d'exciter la colère de Vé-
» nus ! «

Ainsi

Ainsi parle Léandre : Ses discours éloquens persuadent Héro malgré elle, font naître l'amour au fond de son ame, & séduisent son cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette, tient ses regards baissés, cache son visage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante, marche doucement, & recouvre souvent ses belles épaules. Tous ces signes annoncent un amour réciproque. Le silence d'une jeune fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'Hymen, & qu'elle ressent vivement l'aiguillon de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embrasé d'une douce flamme, & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient, enchaînoient tous ses sens. Tandis qu'elle fixoit ainsi ses regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit se lasser d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtresse.

Héro inonde de pleurs ses belles joues colorées par la pudeur, &, après un long silence, elle adresse enfin ces douces paroles à Léandre : » Etranger, tes discours pourroient attendrir » les rochers mêmes ! Qui t'a enseigné l'art de » cette éloquence séduisante ? Malheureuse que » je suis, quel Dieu t'a conduit dans ma Patrie ! Mais tu me parles en vain ! En effet, » comment partagerois-je ta passion ? Tu n'es » qu'un Etranger errant & vagabond, auquel je

» ne puis accorder ma confiance. Nous ne pou-
» vons être unis publiquement pas les liens
» sacrés de l'Hymen. Mes parens n'y consenti-
» ront jamais. Quand tu voudrois rester ici com-
» me un fugitif inconnu, tu ne pourrois en-
» core, même au milieu des ténèbres, cacher
» ton amour aux yeux de mes surveillans.
» D'ailleurs les hommes sont naturellement
» portés à la raillerie & à la curiosité. Ce que
» l'on fait dans le silence & dans le secret est
» bientôt découvert & divulgué (1). Apprends-
» moi sans déguisement ton nom, & quelle est
» ta Patrie ? Pour moi, je ne veux rien te
» céler; je porte le nom célèbre d'Héro : une
» Tour fameuse & élevée me sert de demeure :
» j'ai pour toute compagnie une seule suivante :
» mes parens tristes & chagrins m'ont choisi
» cette habitation sur les bords profonds de la
» mer, à l'opposite, & vis-à-vis de *Sestos*. Je
» n'ai près de moi aucunes compagnes de mon
» âge, & je n'apperçois jamais les danses légè-
» res des jeunes gens. Un bruit importun,
» causé par les flots agités, retentit nuit &
» jour à mes oreilles «. Héro ayant ainsi parlé,
cache sous son voile ses joues de roses, & la
pudeur se réveillant dans son ame, elle s'accuse

(1) A leur malignité rien n'échappe, & ne fuit :
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence.

M. DE VOLTAIRE.

bientôt elle-même, & condamne ses discours.

Léandre, blessé des traits perçans de Cupidon, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. L'Amour, fertile en ruses, dompte les mortels avec ses flèches, & guérit ensuite les blessures qu'il fait. Tout reconnoît l'empire de l'Amour. Ce Dieu donne des conseils aux Amans soumis à ses loix. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonstance aussi délicate, & vint bientôt à son secours. Ce jeune téméraire, devenu plus hardi, rompt le silence en soupirant, & tient à Héro ce discours artificieux: « Jeune Prêtresse, mon amour » pour toi me fera traverser la mer, quoique » agitée. Fût-elle brûlante, enflammée, inabordable, je la franchirois toujours! Je ne » redoute point les flots en courroux, & je » dédaigne le bruit retentissant des vagues, » lorsque je dois être admis dans ta couche » nuptiale. Devenu ton Epoux, je m'élancerai » toutes les nuits dans les ondes, & je passerai » à la nage le détroit rapide de l'Hellespont; » car je suis de la Ville *d'Abydos*, peu distante » de celle-ci. Tu me présenteras seulement un » flambeau du haut de ta Tour élevée: comme » je serai le vaisseau de l'Amour, ta lumière me » servira d'étoile au milieu des ténèbres; je » fixerai sur elle mes regards, & je ne les » tournerai point du côté du Bootes prêt à se » coucher, ni de l'affreux Orion, ni du Cha-

» riot. J'aborderai alors heureuſement ſur les » rivages fortunés de ta Patrie (1). Mais, » Héro, prends bien garde que le ſouffle im- » pétueux de Borée n'éteigne cette lumière qui » doit me guider ſur les flots ; car je perdrois » auſſitôt la vie ! Si tu veux ſavoir enfin qui je » ſuis, le voici : Je m'appelle Léandre, l'É- » poux de la belle & charmante Héro. «

C'eſt ainſi que ces deux jeunes Amens forment le projet de s'unir par un hymen clandeſtin, & ſe promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaiſirs de l'amour conjugal. Après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de ſe ſéparer. Héro ſe retire, & Léandre dirige ſa courſe vers les hautes murailles d'*Abydos* ; &, de peur de s'égarer au milieu des ténèbres, il porte ſes regards ſur le fanal placé au haut de la Tour.

---

(1) L'Art & l'Amour m'ont ſoumis cet abyme.
Je franchirai cet obſtacle odieux.
Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux,
Sur le ſommet de ton rocher aride,
Fais voir au loin un fanal qui me guide.
J'en ai connu les entours & l'abord.
Veille ſans crainte, attends-moi ſur le bord ;
Et tu verras ſur la rive écumante,
Seule à la nage aborder ton Amante.
L'eſpoir, l'Amour, ſon Aſtre & les Zéphirs
Me conduiront au port de mes plaiſirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Comme ces deux jeunes Amans désirent également de se livrer une nuit entière aux combats secrets des Epoux, ils souhaitèrent bien des fois le retour de l'obscurité si favorable aux doux mystères (1).

Déja la nuit déployoit son voile azuré, & apportoit le sommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux Léandre. Cet Amant attendoit sur le rivage de la mer mugissante le signal de son brillant hyménée, & tâchoit de découvrir le flambeau funeste qui doit annoncer de loin ses plaisirs secrets.

Héro voyant les ténèbres épaisses & obscures de la nuit répandues sur la terre, allume le flambeau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour, que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, ce jeune Amant brûle & se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissemens horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte & de frayeur; mais, reprenant peu à peu courage, il s'adresse à lui-même ces paro-

---

(1) Sur l'autre bord, l'Amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les Zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs...
Déja dans l'onde achevant sa carrière,
L'Astre brillant éteignoit sa lumière.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

les, pour rassurer ses esprits effrayés : « L'A-
» mour est un Dieu impérieux : la mer est un
» élément indomptable ; mais, après tout la
» mer n'est que de l'eau ; tandis que les feux
» de l'amour me brûlent intérieurement. Mon
» cœur, rassemble donc tous tes feux : ne
» crains point cet amas immense d'eau ! seconde
» ma passion ! pourquoi redouter ces vagues
» impétueuses ! ignores-tu que Vénus a pris
» naissance au sein des mers, & qu'elle a un
» pouvoir souverain sur les ondes, & sur nos
» propres tourmens ? «

Il dit, & aussi-tôt il découvre ses membres délicats (1), met ses vêtemens autour de son cou, s'élance du rivage, se précipite dans les flots, & nage toujours vers le flambeau étincelant. Il est à la fois le pilote, la charge & le vaisseau.

Lorsque des vents contraires soufflent avec impétuosité, Héro couvre avec un pan de sa robe la lumière qu'elle tient au haut de sa Tour, jusqu'à ce que Léandre, accablé de fatigue, aborde sur le rivage. La jeune Prêtresse embrasse alors en silence, à l'entrée de sa prison

(1) Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montra le signal,
Sa main dépouille aussi-tôt sa parure,
Et l'art banni rend tout à la nature.

Isolée, son Epoux tout hors d'haleine, & dont les cheveux sont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle le conduit ensuite dans l'endroit où est placé le lit, témoin discret de ses appas. Là Héro fait baigner Léandre, le parfume d'essence de roses odorantes, & dissipe ainsi l'odeur désagréable de l'onde salée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit superbe, Héro enlace ses bras voluptueux autour de Léandre, encore tout haletant, & lui adresse ces douces paroles : » Cher Epoux, jamais au-
» cun autre Amant n'essuya autant de fatigues !
» Tu viens de souffrir des peines incroyables !
» Tu as assez lutté contre l'onde amère, & senti
» l'odeur importune des flots agités ! Oublie
» maintenant tes travaux entre mes bras !
» Viens, cher Epoux, te reposer sur mon sein! «
Ainsi parle Héro, & Léandre délie aussi-tôt la ceinture de la jeune Prêtresse, & ces deux Amans se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. On ne dansa point à ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère, & les parens respectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le seul ornement de la

jeune Epouse, & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen! io Hymenée !* Les ténèbres seules favorisèrent ces deux Amans, & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit si célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos*, le cœur toujours rempli du desir insatiable de revoler bientôt à ses amours nocturnes.

Héro, vêtue d'une longue robe, savoit tromper ses parens : le jour c'étoit une chaste Prêtresse, & la nuit elle se livroit aux plaisirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux souhaitèrent que le Soleil en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur passion, afin de goûter sans crainte pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipsa bientôt, & leur Hymen dura peu de temps ; leur sort dépendoit en effet d'un élément trop orageux !

Quand la saison rigoureuse de l'Hiver est arrivée, les vents impétueux grondent horriblement, agitent, soulèvent les flots, bouleversent les mers jusques dans leurs plus profonds abymes, apportent les nuages & les tempêtes, & déployent toute leur rage sur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ses vaisseaux en sûreté dans le Port : mais la crainte de la mer follement irritée ne put te retenir,

Intrépide & amoureux Léandre ! Les vagues en courroux ne purent t'intimider, lorsque le flambeau perfide & cruel t'offrit du haut de la Tour sa lumière accoutumée, & te rappela l'heure de tes plaisirs !

L'infortunée Héro auroit bien dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimats, & ne point allumer le signal qui alloit détruire pour toujours une union de si courte durée ! Mais l'Amour & les Destins l'entraînoient impérieusement vers sa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles, ce n'est plus, hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle présente, c'est une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres : les vents déchaînés soufflent avec impétuosité, s'entrechoquent dans les airs, & fondent tous ensemble sur le rivage de la mer, & la font retentir au loin de leurs sifflemens horribles. Léandre encouragé par l'espérance de se réunir bientôt à sa tendre Epouse, s'élance dans la mer, est porté, roule sur le dos des vagues mugissantes. Les flots sont poussés par des flots qui leur succèdent, & forment des montagnes

---

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide signal...
Fuis ce rayon ; c'est l'astre de la mort.

PEROSINE ET MÉLIDORE.

humides. Bientôt l'onde turbulente s'élève jusques aux Cieux : la terre tremble de toutes parts : Zéphir, l'affreux Borée, tous les Aquilons fougueux, se livrent des combats terribles sur la plaine liquide, & y font sentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable sort du gouffre profond & retentissant de la mer agitée.

Léandre souffre horriblement pendant cette furieuse tempête. Il adresse souvent ses prières à Vénus, née au sein des ondes, & à Neptune, le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée : il lui rappelle le souvenir de la Nymphe Orithye. Vaines prières ! Aucune de ces Divinités ne le secourut dans cet instant fatal, & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciseaux de la Parque.

Léandre brisé par le choc redoublé des vagues accumulées, flotte à leur gré, & devient leur triste jouet. Ses pieds lassés perdent leur force ; ses bras épuisés par leur mouvement continuel, restent immobiles (1). Les flots de cette mer indomptable entrent dans sa bouche entr'ouverte : il avale malgré lui une eau funeste, & pour comble d'infortune, le souffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide, tranche

(1) Trop de frayeur, de fatigue & d'efforts
Avoient hélas ! épuisé ses ressorts.
PHROSINE ET MÉLIDORE.

& détruit en même-tems la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro, les yeux fixés ſur les flots, ſemble diriger encore la courſe de ſon Amant. Son ame inquiète eſt en proie aux plus cruels ſoupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'apperçoit point ſon Epoux. Elle porte çà & là ſes regards avides ſur la vaſte étendue de la mer, pour découvrir ſi Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point ſur les ondes. O ſpectacle douloureux ! Cette Amante déſolée voit au pied de la Tour ſon cher Epoux inanimé, & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue, elle met en pièces le voile brillant qui couvre ſon ſein d'albâtre, jette un cri aigu, & ſe précipite auſſi-tôt dans la mer (1). Ainſi

(1) Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ſes fanaux allumés;
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'Iſle d'Amour n'a pas vu ſa Déeſſe :
Mille ſoupçons alarment ſa tendreſſe.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un Amant !
Ma main friſſonne à tracer cette image ;
Il voit flotter un corps près du rivage.
L'effroi, l'amour précipitent ſes pas
Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
Quel coup de foudre ! ô Ciel ! c'eſt ſon Amante
Qu'à ſes pieds roule une vague écumante.
C'eſt elle. . . Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le ſable étendu. . . .
Tout eſt glacé, la Parque eſt aſſouvie. . .
Prêt d'expirer, le dernier de ſes vœux

périt Héro après la mort déplorable de son Époux, & le plus grand des malheurs réunit enfin pour toujours ces deux Amans fidèles.

Est qu'un tombeau les unisse tous deux,
Pour couronner cettte union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle,
La mort ainsi ne peut m'en arracher,
Il dit, s'élance, & tombe du rocher,
L'onde engloutit sa proie infortunée,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.



Voici quelques morceaux de la Traduction de Marot, dont j'ai déja parlé : on les lira avec plaisir.

. . . .

. . . .

Ero, jadis pleine de bonne grace,
Née de riche & de gentille race,
Etoit Nonain à Vénus dédiée ;
Et se tenoit, vierge, & non mariée ;
En une Tour dessus la mer assise,
Où ses parens bien jeune l'avoient mise ;
C'étoit de vrai une Vénus seconde :
Mais si honteuse & chaste, que le monde
Lui déplaisoit, & tant s'en absenta,
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta :
Et davantage aux lieux jamais n'alloit,
Où la jeunesse amoureuse balloit,
Ni aux festins, ni à nopces aucunes,
En évitant des femmes les rancunes ;
Car, pour raison des beautés gracieuses ;
Les femmes volontiers sont envieuses :
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Vœux & offrande à Vénus la Déesse :
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupidon, pour le pacifier :
Non moins craignant sa trousse trop amère ;
Que le brandon de sa céleste mère :
Mais pour cela ne sçut finalement

Les traits à feux éviter nullement....
Dedans le Temple, où se faisoit la fête,
Ero marchoit en gravité honnête,
Rendant par-tout de sa face amiable
Une splendeur à tous yeux agréable.
Telle blancheur au visage elle avoit,
Que Cinthia, quand lever on la voit:
Car sur le haut de ses joues paroissoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient,
Comme le fond d'une rose naïve,
Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler un champ de roses tout semé;
Car par dessous sa blancheur non-pareille,
La Vierge étoit des membres si vermeille,
Qu'en cheminant, ses habits blancs & longs
Montroient par fois deux roses aux talons.
D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre, & toutes différentes.
Vrai est qu'en tout, trois Graces nous sont
peintes
Des Anciens: mais ce ne sont que feintes,
Vu que d'Ero un chacun œil friant
Multiplioit cent Graces en riant.....
Tu te dis fille à Vénus consacrée;
Fais donc cela qui à Vénus agrée.
Viens, viens ma mie, & d'une amour égale
Entrons tous deux en sa loi conjugale:
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice
D'administrer à Vénus sacrifice:

Vénus ne prend aux pucelles plaisir :
Ses vrais statuts (si tu as le desir
De les savoir) & ses mystères dignes,
Ce sont anneaux, nopces, lits & courtines.
Puisque aimes donc Vénus douce & traitable,
Aime la loi d'Amour tant délectable ;
Et me reçois, en laïssant tous ces vœux,
Pour humble serf, ou mari, si tu veux.....
Adonc Ero honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,
Et en couvrit sa face illustre & claire,
Pensant en soi, Ero, que veux-tu faire ?
De l'autre part, Léander d'un extrême
Desir qu'il a, consulte avec soi-même,
Comme il pourra devenir si heureux,
De parvenir au combat amoureux....
Or avoit jà la nuit, d'eux attendue,
Sa robe noire en l'air toute étendue,
Et les humains rendit par-tout dormans ;
Fors Léander le plus beau des Amans.....
Et tellement en la mer se gouverne,
Que lui tout seul naviguant vers sa Dame,
Etoit sa nef, son passeur, & sa rame.....
Hélas ! c'étoient des nopces, mais sans danses.
C'étoit un lit, mais lit sans accordances
D'Hymnes chantés : nul Poëte on n'y vit,
Qui du sacré mariage écrivit.....
Là Ménestrels ne sonnèrent aubades :
Là Balladins ne jetèrent gambades.....
Quant à Ero, pour si sûrement faire,
Que ses parens ne connussent l'affaire,

Toujours d'habits de Nonain se vêtoit,
Et de jour vierge, & de nuit femme étoit....
. . . . . . Puis tout subitement,
Jetant un cri de personne insensée,
Du haut en bas de la Tour s'est lancée.
Ainsi Ero mourut le cœur marri,
D'avoir vu mort Léander son mari,
Et après mort, qui Amans désassemble,
Se sont encor tous deux trouvés ensemble.



LÉANDRE ET HÉRO,

CANTATE.

PAR Mlle. DE LOUVENCOURT.

LOIN de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles désirs.
Cher objet, disoit-il, de mes ardens soupirs,
A quel bonheur sans vous puis-je jamais prétendre ?
Quoi ? vainement vous partagez mes feux ?
La mer inhumaine & barbare
Oppose un fier obstacle au plus doux de mes vœux.
Peux-tu souffrir, Amour, qu'elle sépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?
Non ; c'est trop soutenir les tourmens de l'absence :
N'écoutons plus que mon amour !
Et toi, Vénus, j'implore ta puissance ;
Trahirois-tu mon espérance
Sur les flots dont tu tiens le jour ?
A ces mots, du rivage il s'élance sans crainte ;
Le silence & la nuit lui prêtent leurs secours ;
Et l'amoureuse ardeur dont son ame est atteinte
Lui cache le péril qui menace ses jours.

Dieux des Mers, suspendez l'inconstance de l'onde !
Calmez les vents impétueux !
L'Amour expose à vos flots dangereux
Le plus fidèle Amant du monde.
Volez, volez, tendres Zéphirs ;
Conduisez cet Amant fidèle,
Où mille fois, touchés de sa peine cruelle ;
Vous avez porté ses soupirs !
Cependant sur les flots cet Amant généreux
Trouvoit un facile passage.
Le Ciel sembloit favoriser ses vœux.
Il apperçoit déja le fortuné rivage,
Quand tout-à-coup Borée, en sortant d'esclavage,
Change un calme si doux en un orage affreux.
Tous les vents déchaînés se déclarent la guerre ;
La foudre éclate dans les Cieux ;
Et la Mer irritée, au-dessus du tonnerre,
Porte ses flots audacieux.
Dans ce péril pressant, Léandre qui se trouble,
Ne sçauroit échapper au trépas qui le suit.
L'obscurité qui se redouble,
Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.
C'en est fait ; il périt. Cette affreuse nouvelle
De la sensible Héro perce le triste cœur :
Elle succombe à son malheur ;
Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle
Finit sa vie & sa douleur :
Mais Neptune, touché d'une flamme si belle,
Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels ;

Et, réparant du Sort l'injuſtice cruelle,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.

Amour, tyran des tendres cœurs,
Arrache ton bandeau, connois ton injuſtice,
Et ne laiſſe plus au caprice
A décider de tes faveurs !
Tu répands tes biens & tes peines
Dans un funeſte aveuglement.
Toujours ſur le plus tendre Amant
Tombent tes rigueurs inhumaines.



Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers ;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce ;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce.





VIE DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuſe, Ville de Sicile, ſous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, environ 270 ans avant l'Ere Chrétienne. Son père ſe nommoit *Simmichus*, & ſa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux Poëte Comique, & vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans ſa Patrie, il eut l'imprudence d'écrire, & de publier des Satyres contre Hiéron, Tyran de Syracuſe, qui ſe vengea en le faiſant périr.

Théocrite eſt regardé à juſte titre comme l'Inventeur & le Père de la Poéſie Paſtorale, quoique avant ce Poëte, on eût ſans doute déja compoſé des Chanſons champêtres, & célébré les amours, les jeux, les animoſités, les jalouſies, les combats & toutes les diſputes des Bergers. Tous les connoiſſeurs

donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle, ou Eglogue, & le préfèrent sans hésiter à Moschus, Bion, Virgile même, Calpurnius & Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une Traduction Françoise toutes les graces naïves, légères, naturelles & champêtres, la simplicité admirable, la douceur enchanteresse, la rusticité charmante qui caractérisent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicatesses, toutes ces beautés de la Nature s'évanouissent dès qu'on les touche : il est bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup sur l'indulgence du Public pour cet Essai, que je n'expose au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel esprit fait de plus en plus des progrès, & anéantit les notions les plus naturelles, je vais mettre sous les yeux du Lecteur le sentiment de quelques Auteurs modernes sur la Poésie Pastorale, & je commence d'abord par un morceau de l'Abbé Desfontaines, dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Pastoral.

» Si l'on juge, dit ce Critique judicieux, » du mérite de l'ancienne Poésie Pastorale sur

„ l'idée peu avantageuſe qu'on a eſſayé d'en
„ donner vers la fin du dernier ſiècle, & ſi
„ l'on eſt prévenu en faveur du nouveau ſyſtê-
„ me ſur l'Eglogue, on pourra ne prendre au-
„ cun plaiſir à la lecture de celles de Théo-
„ crite. On n'y trouvera ni tendres amouret-
„ tes, ni brillantes antithèſes, ni penſées
„ fines, ni rien qui approche de ces ſentimens
„ analyſés qui forment ce qu'on appelle la mé-
„ taphyſique du cœur, & ce qu'on pourroit
„ nommer la mouſſe de l'eſprit. Il faut aimer
„ le naturel & le ſimple, pour aimer les Paſto-
„ rales de Théocrite & de Virgile, & ſavoir
„ goûter autre choſe que des traits ingénieux
„ & délicats. Il faut avoir aſſez de bon ſens,
„ pour ne pas vouloir que des Habitans de la
„ Campagne ſoient des diſcoureurs de ruelle,
„ ou des perſonnages de Roman. Le Lecteur
„ judicieux doit ſe tranſporter dans ces ſiècles
„ reculés, où la condition Paſtorale, ſans être
„ ſtupide, ni miſérable, étoit affranchie de
„ certaines bienſéances arbitraires, établies
„ dans la ſuite par un nouveau genre de ſociété,
„ qui a exigé des loix, & conſéquemment de
„ nouvelles mœurs, ... Dans ces premiers

„ temps, l'unique passion de l'homme étoit
„ peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit
„ pas un desir effréné, ce n'étoit pas non plus
„ une molle galanterie, ni un sentiment chimé-
„ rique. Le Berger n'aimoit pas plus sa Ber-
„ gère, que ses brebis, ses pâturages, & ses
„ vergers. Des troupeaux féconds, une abon-
„ dante récolte, une heureuse vendange com-
„ bloient ses désirs. Son amour-propre se bor-
„ noit à avoir de la beauté, & à être loué sur
„ cet avantage, à exceller dans la Poésie &
„ dans le Chant. Comme les bois, les moiss-
„ sons, les fleurs, les fruits, les troupeaux,
„ les bêtes farouches, les fontaines, les fleuves,
„ les montagnes, les rochers, les prairies,
„ étoient sans cesse présens à leurs yeux & à
„ leur esprit : c'étoit le sujet le plus ordinaire
„ de leurs entretiens ; & c'étoit de-là qu'ils
„ empruntoient leur langage figuré. Leurs vers
„ n'avoient point d'autres objets, & s'ils réus-
„ sissoient à peindre, ils se croyoient avec
„ raison excellens Poëtes, sans le secours des
„ antithèses, des pointes & des épigrammes.
„ Leur galanterie ignoroit cette futile délica-
„ tesse,

„ teſſe, que la Nature n'enſeigne point : elle „ ne connoiſſoit dans le commerce amoureux „ que la tendreſſe, que la bonne foi, & la „ conſtance. . . . La vertu & le vice étoient „ également ſimples & naturels. . . Je demande „ ſi la peinture d'une vie innocente, & d'une „ ſociété entièrement différente de la nôtre, „ telle qu'étoit l'ancienne ſociété humaine, „ n'eſt pas digne de notre attention ? Quoi de „ plus capable d'animer la Poéſie, & de plaire „ à l'imagination, que les prairies, les ver- „ gers, les bois, les fontaines, les ruiſſeaux, „ la douce haleine des Zéphirs, les fleurs, le „ chant des oiſeaux, les Abeilles, les grottes, „ l'azur des cieux ? Les Bergers de Théocrite „ parlent ſouvent de leurs troupeaux, mais ſans „ groſſièreté & ſans baſſeſſe, & nullement com- „ me nos Payſans en pourroient parler aujour- „ d'hui. Loin que les comparaiſons rendent „ leurs diſcours froids & languiſſans, c'eſt au „ contraire ce qui les anime & les embellit. „ Comme ils ſont ſuppoſés avoir beaucoup de „ loiſir & de tranquillité d'eſprit, ils peuvent



…ssées dans
…les Graces
…il, ouvre
… il polit
…point au-
…leur faire
…sur-tout
…qu'il leur
…ndres &
…jolies
…propre-
…vie, &
…eux qui
…malheur
…il par-

„ s'exercer plus aisément, & avec plus de „ justesse que les autres hommes, à comparer „ les choses : mais leurs comparaisons sont tou- „ jours champêtres, & c'est ce qui en fait „ l'agrément. Bornés à ce qui frappe sans „ cesse les yeux, & occupés de la pluie & du „ beau temps, du cours du Soleil & des „ Etoiles, de la fécondité de la terre, de „ leurs troupeaux, de la verdure des prés & „ des bois ; ils y rapportent toutes leurs pen- „ sées, & c'est ce qui leur fournit une abon- „ dance merveilleuse de similitudes, infiniment „ agréables à l'esprit, qui aime toujours ou à » comparer lui-même, ou à jouir des compa- » raisons qu'on lui offre. »

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime dans son *Cours de Belles-Lettres* : » On s'est „ plu à voir naître la Poésie Pastorale sur les „ bords de l'Anapus, dans les vallées d'Elore, „ où se jouent les Zéphirs, où la scène est „ toujours verdoyante, & l'air toujours ra- „ fraîchi par le voisinage de la mer. Quel ber- „ ceau plus digne de la Muse Pastorale, dont

„ le caractère est si doux ! . . Théocrite a peint „ dans ses Idylles, la Nature simple, naïve & „ gracieuse : on peut regarder son Ouvrage „ comme la Bibliothèque des Bergers, s'il „ leur est permis d'en avoir une. On y trouve „ recueillis une infinité de traits dont on peut „ former les caractères qui conviennent aux „ Bergers. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns „ qui auroient pu être plus délicats ; d'autres, „ dont la simplicité ne nous paroît pas assez „ assaisonnée, mais dans la plupart il y a une „ douceur, une mollesse, que ceux qui l'ont „ suivi ont copiée, plutôt que d'entreprendre „ de l'imiter. On pourroit les comparer à „ ces fruits d'une maturité exquise, servis „ avec toute la fraîcheur du matin, & ce „ léger coloris que semble y laisser la rosée. „ La versification de ce Poëte est admirable, „ pleine de feu, d'images, & sur-tout d'une „ mélodie, qui lui donne une supériorité in„ contestable sur tous les autres...... Chez „ Théocrite, l'Idylle est dans un bois, ou „ dans une prairie riante ; il a peint la Nature

„ ſimple, & quelquefois négligée. . . . . On „ veut qu'une Eglogue amuſe doucement, „ mollement, ſi j'oſe parle ainſi ; que ſa „ lecture ſoit pour nous comme un demi-ſom- „ meil, où l'on ne penſe qu'autant qu'il le „ faut, pour ſentir qu'on ſe repoſe ; & c'eſt „ préciſément ce que produit le ton & la mar- „ che de Théocrite. «

Longepierre, qui a traduit en vers les quinze premières Idylles de Théocrite, parle ainſi de ce même Poëte : « il y a peu de Poëtes auſſi „ fameux, & auſſi dignes de la réputation „ qu'ils ſe ſont aquiſe, que Théocrite. Les „ meilleurs Auteurs de tous les temps qui en „ ont parlé, l'ont comblé d'éloges ; & ſes „ Poéſies le louent encore mieux, auprès de „ ceux qui en peuvent connoître les beautés. „ Auſſi ont-elles mille charmes ; &, ſous une „ ſimplicité toute naïve, elles enferment des „ agrémens inexprimables ; elles laiſſent apper- „ cevoir des beautés dépouillées d'ornemens, „ & même quelquefois un peu négligées, mais „ gracieuſes & touchantes dans leur ſimpli-

„ cité. En un mot, elles semblent puisées dans
„ le sein de la Nature, & dictées par les Graces
„ mêmes. . . . . L'amour, il est vrai, ouvre
„ l'esprit, mais il ne le change pas; il polit
„ les Bergers, mais il ne les élève point au-
„ dessus de leur condition, jusqu'à leur faire
„ oublier ce qu'ils sont : c'est le cœur sur-tout
„ qu'il fait entrer dans le langage qu'il leur
„ dicte. Il leur inspire des choses tendres &
„ passionnées, des choses agréables & jolies
„ même; mais revêtues d'images propor-
„ tionnées à leur caractère, à leur vie, à
„ leur emploi; empruntées des objets qui
„ les environnent, & embellies de couleurs
„ familières & naturelles à ceux qui par-
„ lent. . . . . Il est moins difficile d'orner
„ & d'enrichir, que de peindre à nud. Repré-
„ senter la Nature sans voile & sans ornement;
„ l'offrir d'une manière simple & naïve; mêler
„ des graces & des charmes à cette grande
„ simplicité, n'est pas un talent ordinaire :
„ ce sont des coups de maître, & l'effort de
„ la plus haute perfection; & c'est aussi en

„ quoi a réussi admirablement Théocrite ;
„ c'est ce qui le distingue & le caractérise ;
„ en un mot, c'est la source de tant de
„ beautés qu'on admire en lui, & de la grande
„ réputation qu'il a méritée.... Je ne crains
„ point de dire qu'il n'y a peut-être point de
„ Poëte, dont il soit si difficile de faire une
„ belle Traduction. La principale beauté de cet
„ Auteur consiste dans une grande simplicité de
„ pensées & d'expressions, dans une peinture
„ naïve & champêtre des mœurs des Bergers,
„ dans des images convenables aux sujets qu'il
„ traite.... Attraits sans fard, beauté sans
„ ornement, simplicité sans bassesse, douceur
„ sans insipidité, variété sans égarement, air
„ champêtre sans rusticité, abaissement sans
„ petitesse, graces sans affectation, esprit sans
„ brillant, contrainte sans esclavage ; voilà les
„ charmes qu'on rencontre à chaque pas dans
„ Théocrite..... La Nature règne dans ses
„ Idylles ; elle y peint, elle y anime, elle y
„ égaye toutes choses. Elle se fait voir &
„ sentir par-tout, elle y respire toute entière,

„ Si l'on y entrevoit l'art dans quelques en-
„ droits, c'eſt toujours ſous l'image de ſa
„ rivale, & ſi bien déguiſé, qu'il eſt impoſſible
„ de le démaſquer entièrement ; les plus fins
„ connoiſſeurs y ſont trompés les premiers....
„ Théocrite eſt ſimple, naïf ; mais d'une
„ ſimplicité qui a mille graces. C'eſt une beauté
„ qui ne doit ſes charmes qu'à elle-même ;
„ une beauté nue & dépouillée de toute ſorte
„ d'ornemens, mais toute gracieuſe & toute
„ attrayante. On diroit que ce Poëte a été
„ perſuadé que la moindre parure, loin d'em-
„ bellir un ſi charmant objet, en déroboit
„ aux yeux quelque grace ; & l'on ne peut ſe
„ laſſer d'admirer un génie qui a trouvé le
„ ſecret de produire de ſi belles choſes, en
„ prenant autant de ſoin pour fuir toute ſorte
„ d'ornemens, que les autres en prennent pour
„ les amener... Il eſt riche en imaginations ;
„ varié, fécond en penſées, en peintures, en
„ caractères. On peut le comparer à un de ces
„ beaux lieux formés à plaiſir par la nature,
„ où elle s'eſt jouée elle-même, & où

„ elle n'a rien oublié de ce qu'elle a eru capable de plaire ; où elle a étalé ses plus doux » trésors, & dans une confusion souvent négligée ; mais toujours abondante & agréable, „ parmi les objets les plus rians, elle s'est plue „ à en placer quelques-uns de sauvages, & „ d'un peu bruts, comme pour se distinguer „ par ces traits, & en offrant plus de variété, „ faire connoître toute l'étendue de sa puissance. „ Théocrite est coulant, doux, harmonieux, délicat, heureux & vif dans ses „ expressions, exact à conserver le nombre „ du vers bucolique ; enfin il a tous les avantages de la Langue Grecque : sa facilité est „ inimitable ; son génie aisé produit en grand „ nombre des choses simples, agréables, naturelles, sans peine, sans étude, sans dessein, sans effort, & en se jouant ; en sorte „ qu'elles semblent naître d'elles-mêmes sous „ les mains de ce Poëte, & que communiquant à ceux qui le liront cette facilité, il „ met leur esprit dans une situation aisée & „ agréable, dont rien ne trouble le calme & la

„ douceur. Plus on aura de délicatesse, & plus „ on aura de goût pour Théocrite «.

Je n'ajouterai rien à ces éloges, sinon que ce Poëte est quelquefois sublime, qu'il traite des objets importans, & chante souvent d'un ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir à l'Idylle :

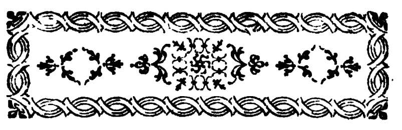
Sicelides Musæ, paulò majora canamus.

Cependant, si l'on y fait bien attention, l'on reconnoîtra que dans les sujets qui, au premier coup d'œil, semblent étrangers au genre Bucolique, ce Poëte a l'art d'employer des images & des comparaisons champêtres, en sorte que pour l'ordinaire on peut lui appliquer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens,
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.





IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE PREMIÈRE.

THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de cette claire fontaine fait entendre un doux murmure : mais, aimable Berger, les ſons de ta flûte n'ont pas moins de douceur ! Tes chants ne le céderont jamais qu'à ceux de Pan ; & ſi ce Dieu reçoit un bouc armé de ſes cornes, tu obtiendras une chèvre ; s'il ſe contente au contraire d'une chèvre, tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre : la chair en eſt tendre & délicate, tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

Thyrsis, tes chants sont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher ! Si les Muses acceptent pour présent une tendre brebis, ta victoire sera payée d'un jeune Agneau : mais si ces Déesses préfèrent l'agneau, tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

Berger, viens t'asseoir au pied de ce Côteau ; viens sur ces bruyères faire résonner ta flûte en l'honneur des Nymphes ! Pendant ce temps, je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

Il ne nous est pas permis, ô Thyrsis, il nous est absolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'est le temps où il se repose, après s'être beaucoup fatigué à la chasse. Ce Dieu s'irrite aisément, & son visage est toujours enflammé de colère : mais pour toi, ô Thyrsis, qui as été instruit des tourmens de Daphnis ; toi qui as remporté le prix des chants bucoliques, suis-moi ; allons nous reposer sous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette statue de Priape, & celle des Nymphes de ces fontaines. Il y a dans cet endroit des sièges de gazon, ombragés par ces

chênes majeſtueux : c'eſt une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorſque tu diſputois la victoire à Chromis, ce Berger de Libye, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux ; quoiqu'elle allaite deux petits, elle remplit encore chaque jour de ſon lait deux grands vaſes. Je te donnerai en outre une taſſe profonde, enduite de cire odorante : elle eſt garnie de deux anſes : la ſculpture conſerve toute ſa fraîcheur & toute ſa nouveauté. Les bords ſont chargés de lierre ſerpentant, entremêlé avec l'Amaranthe, dont la fleur eſt dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile & de bandelettes, eſt gravée au fond. Cette figure eſt deſſinée avec un art merveilleux ; c'eſt un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure : ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches ſur ſon indifférence : mais ſon ame n'en eſt point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un ſourire malin, & tantôt elle paroît donner à celui-là toute ſon attention. Ces deux malheureux, les yeux enflammés d'amour, ſe conſument en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride ſur lequel il ſe hâte de traîner un immenſe filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard ſemble faire des efforts prodigieux : on diroit qu'il déploye toute ſa force pour cette pêche : ſes veines ſont gonflées au-tour de ſon cou : tous ſes muſcles ſont tendus : quoique

déja blanchi par les années, il a autant de vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles, & ciselée avec un art admirable, s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger, couché le long de la haie, en est le gardien. On voit autour de lui deux renards : l'un d'eux court à travers le plant de vigne, & détruit les raisins déja mûrs ; l'autre médite quelque fourberie auprès de la panetière ; & semble dire qu'il ne s'éloignera pas sans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune Pâtre. Celui-ci s'occupe à tresser ensemble de la paille & du jonc, afin d'en construire des pièges pour surprendre des cigales, & il prend tant de plaisir à son ouvrage, qu'il oublie entièrement sa panetière, son déjeûner, & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embrassent tout le contour de cette belle tasse. Cet ouvrage divin excitera ton admiration ; tu en seras enchanté. Un jeune Nautonnier de Calydon me l'a vendue pour une chèvre & un grand fromage de lait excellent (1). Ce vase n'a point encore approché de mes lèvres : jamais personne ne s'en est servi : je t'en ferai présent volontiers, ô mon

(1) Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*. La différence n'est pas fort essentielle. Ces deux idées sont également champêtres, & dans les mœurs des Bergers.

cher Thyrsis, si tu veux chanter les vers que je desire. Je ne suis point jaloux de ta gloire ; allons, commence : tu ne feras point entendre tes chants dans les Enfers, où régnent le silence & l'oubli !

THYRSIS.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Je suis Thyrsis, habitant de l'Etna : c'est la voix de Thyrsis que vous entendez.

Muses, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit consumé d'amour ? Habitiez-vous les vallons délicieux de Tempé, arrosés par le Pénée ? Erriez-vous sur le Pinde ? Vous ne parcouriez point alors les bords du majestueux Anapus, ni le sommet élevé de l'Etna, ni les ondes sacrées d'Acis.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Les loups, les bêtes féroces ont déploré son malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à sa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugissemens.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Des Taureaux, des Génisses, de jeunes Veaux & leurs mères, se sont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré sa perte.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Mercure le premier quitta le fommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit: Quel eft donc, ô Daphnis, quel eft le fujet de ton accablement? D'où naiffent les feux qui te confument?

Commencez, Mufes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tous les Bergers, tous les Pafteurs accoururent vers lui: tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint auffi, & lui adreffa ces mots: Infortuné Daphnis, pourquoi te laiffer abattre ainfi par le chagrin! Une jeune Beauté te cherche avec empreffement fur les bords des fontaines, & à travers les forêts.

Commencez, Mufes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tu es trop malheureux dans ton amour: il trouble ta raifon. Jufqu'ici tu avois été célèbre, & renommé par ta fageffe; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire, & tu reffembles à ces Pâtres groffiers, qui, témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres, en féchent de douleur.

Commencez, Mufes chéries, commencez des chants bucoliques!

De même quand tu apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer enfemble, auffi-tôt ta jaloufie fe manifefte dans tes regards, de ce que tu ne peux danfer avec elles. Daphnis garda un profond filence, & tout entier en proie à fon amour, il le conferva jufqu'à fon trépas.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient ſur ſes lèvres, tandis que la colère étoit au fond de ſon cœur. Eh bien, Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'Amour ! Mais cependant te voilà vaincu, dompté par ce Dieu terrible.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Daphnis répondit ainſi à la Déeſſe : O redoutable Vénus ! O Déeſſe odieuſe ! O Vénus, ennemie cruelle des mortels ! Tu crois donc que j'ai perdu toute eſpérance ! Vas, Déeſſe déteſtable, Daphnis cauſera le déſeſpoir de ton fils, juſques dans le ſombre ſéjour des morts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Déeſſe, vas ſur le mont Ida, où l'on dit qu'un jeune Berger.... cours vers Anchyſe, à l'ombre des chênes touffus..... ici on ne trouve qu'un léger gazon... Ici les Abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Adonis étoit plein de charmes & d'appas : il faiſoit paître des troupeaux : il perçoit des lièvres à la chaſſe, & pourſuivoit des bêtes farouches.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Ose aller te présenter encore vis-à-vis de Diomède, & le défier au combat ! Dis-lui : J'ai vaincu le Berger Daphnis ; viens combattre contre moi !

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Loups, bêtes féroces, & vous, Ours, habitans des montagnes, adieu ; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous sous ces chênes, au milieu des bois & des forêts ! Adieu, belle Fontaine d'Aréthuse ! Adieu, Fleuves qui roulez doucement vos flots argentés, vers les ondes du Thymbris !

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

O Pan ! ô Dieu des Bergers, soit que tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée ; soit que tu erres sur le vaste sommet du Ménale, viens dans l'Isle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice, & le tombeau élevé du fils de Lycaon, ce Tombeau révéré même des Dieux !

Cessez, Muses, cessez enfin ces chants bucoliques !

Approche, Roi des Bergers ; reçois cette flûte harmonieuse, agréable, & collée avec de la cire ! L'embouchure en est aisée. Victime

malheureuſe de l'Amour, je me ſens entraîner dans les Enfers.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Buiſſons, & vous épines, produiſez, portez maintenant des violettes! Que le beau Narciſſe étale déſormais ſes fleurs ſur le genevrier! Que tout change de forme & de nature! Que le Pin ſe charge de poires, puiſque Daphnis périt cruellement! Que les Cerfs bleſſent maintenant les Chiens, & que les triſtes Hiboux le diſputent ſur les montagnes aux tendres Roſſignols!

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Daphnis n'en put dire davantage: ſes forces l'abandonnent: Vénus s'approche de lui, veut le ſoutenir & le ranimer; mais la Parque avoit déja coupé la trame de ſes jours. C'eſt ainſi que Daphnis paſſa le fleuve fatal: l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes, & favoriſé des Muſes.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Berger, donne-moi la taſſe, & fais approcher la Chèvre, afin que je puiſſe la traire, & faire des libations aux Muſes. Je vous ſalue, Muſes chéries, je vous ſalue! Je veux dans la ſuite chanter en votre honneur des chanſons encore plus douces & plus harmonieuſes.

LE BERGER.

Puisse ta bouche enchanteresse être remplie de flots délicieux de miel ! Puisses-tu savourer des figues cueillies dans l'Attique ! Tu chantes avec plus de douceur que la Cigale. Voici la tasse, aimable Berger : combien l'odeur en est suave ! Tu vas croire qu'elle a été plongée dans la Fontaine des Déesses des Saisons. Viens ici Cyssethe ! Berger, tu peux la traire présentement : & vous, mes Chèvres, gardez-vous de sauter & de bondir devant votre chef (1), de peur d'exciter ses feux !

IDYLLE II (2).

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

Où sont ces lauriers ? Où sont ces Philtres amoureux ? Thestylis, apporte-les-moi promptement, & couronne cette coupe avec de la

(1) Devant le *Bouc*.

(2) Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Idylle : « Cette Idylle est, à mon gré, » la plus belle de Théocrite, & peut-être » nous reste-t-il peu de morceaux de l'Anti- » quité aussi parfaits. Il y règne d'un bout à » l'autre un génie, une vivacité, une force » d'expression, & sur-tout un pathétique qui

laine couleur de pourpre, afin d'amollir le cœur de l'infidèle qui cause mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore si je respire encore ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont sans doute fixe son cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Palestre de Timagète, pour le voir : je lui demanderai pourquoi il en agit ainsi avec son Amante. Mais je veux lui faire sentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune, prête-moi ta brillante clarté ! ô Déesse, je vais t'adresser mes chants, ainsi qu'à l'infernale Hécate que les chiens redoutent, lorsqu'elle marche au travers des flots de sang noirâtre, & parmi les ossemens & les tombeaux. Je te salue, Hécate, Divinité terrible ! Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes aussi puissans que ceux de Circé, de Médée, & de la blonde Périmède !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Le feu a déja consumé la farine ! Jettes-en d'autre, trop lente Thestylis ! Mais à quoi

---

» touche & qui attache agréablement : aussi » ai-je oui dire à M. Racine, si bon juge & si » grand maître en cette matière, qu'il n'a » rien vu de plus vif, ni de plus beau dans » toute l'Antiquité «.

penses-tu donc ? Scélérate, serois-je aussi l'objet de tes mépris ? Jette donc cette farine dans le feu, & dis en même-temps ; *J'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis cause mon tourment. C'est pour l'en punir que je brûle ce laurier : il a pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'est entièrement réduit en cendres. Puisse une flamme dévorante consumer également Delphis !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Comme je fais fondre cette cire sous d'heureux auspices, que l'Amour amollisse de même le cœur de Delphis ! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus, fasse pareillement plusieurs tours vis-à-vis de cette porte !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je vais offrir le son. Pour toi, Diane, tu pourrois amollir non-seulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre, mais encore les corps les plus durs & les plus solides ! Thestylis, les chiens commencent à aboyer dans la ville : la Déesse paroît déja dans les carrefours : frappe au plutôt ce vase d'airain !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

La mer eſt calme préſentement, & les vents ſe taiſent, tandis que la douleur aſſiège cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat, qui, au lieu de me donner le doux nom d'Epouſe, m'a ravi malheureuſement mon tréſor le plus précieux, & a flétri ma réputation !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je fais trois libations, & je répète trois fois ces mots, ô redoutable Déeſſe ! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant, puiſſe Delphis l'oublier, ainſi que Théſée perdit à Naxe, dit-on, le ſouvenir de la belle Ariane !*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

L'Hippomane croît dans l'Arcadie : cette plante rend furieux les chevaux & les cavalles légères & les fait errer à pas précipités ſur le ſommet des montagnes. Puiſſé-je voir Delphis, ſaiſi d'une fureur amoureuſe, accourir ici de la Paleſtre avec la même ardeur !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis a perdu cette frange de ſon vêtement : je vais la mettre en pièces, & la jeter dans ce feu violent. Amour, ah cruel Amour, tu as tari tout mon ſang dans mes veines !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis, je broyerai un Lézard, & je te porterai demain ce breuvage funeste ! Thestylis, prends ces poisons : frottes-en le seuil de cette porte, où mon cœur reste toujours enchaîné, tandis que le perfide me dédaigne, & dis en même temps (1) ; *je disperse les os de Delphis.*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Maintenant que je suis seule & abandonnée, depuis quelle époque pleurerai-je mon amour ! Par où commence rai-je ! Qui m'a fait ce présent fatal ! Anaxo, fille d'Eubulus, vint, une corbeille à la main dans le bois consacré à Diane : on y conduisoit avec beaucoup de pompe plusieurs bêtes sauvages, & sur-tout une Lionne superbe.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Theucarile, ma Nourrice, dont le souvenir me sera toujours agréable, demeuroit auprès de nous : elle me pria, me conjura d'aller voir cette Fête brillante. Hélas, je la suivis malheureusement ! J'étois vêtue d'une robe précieuse, & couverte d'un voile fin & délié, que j'avois emprunté à Cléaris.

---

(1) Il y a dans le Grec, dis en *crachant.* Cette circonstance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître désagréable à des François : mais il faut se transporter, quand on lit un Auteur, dans les siècles où il écrivoit.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Lorsque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maison de Lycon, j'apperçus Delphis & Eudamippe : ils marchoient ensemble : le tendre duvet de leurs joues ressembloit au pâle souci, & leur peau étoit plus éclatante que le disque de la Lune. Ils revenoient de la Palestre, où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Dès que je le vis, ma raison se troubla ; mon cœur fut cruellement tourmenté ; ma beauté perdit tous ses charmes ; interdite, éperdue, je ne pris plus d'intérêt à cette Fête, & j'ignore comment je m'en retournai : une fièvre brûlante me consumoit : je restai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Une pâleur mortelle se répandit sur tout mon corps : mes cheveux tombèrent : j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me suis-je point donnés alors ! Quelle Magicienne n'ai-je pas consultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus aucun adoucissement, & le tems fuyoit d'une aile rapide.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Je découvris enfin la vérité à Thestylis. Trouve, lui dis-je, un remède à mon cruel tour-

ment ! Infortunée que je suis, Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la Palestre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il se trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

---

(1) Les *Palestres*, chez les Grecs, étoient des espèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appeloit encore *Gymnases*, & elles étoient composées de différentes pièces, dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens, les Philosophes, les Rhéteurs, & les Maîtres des autres Sciences, faisoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum*, où se rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier, & hors du public leurs exercices : ils s'y assembloient toujours de grand matin ; le *Gymnasterion*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains, ou aux exercices ; l'*Unctuarium*, où se faisoient les onctions qui précédoient, ou qui suivoient la lutte ou les bains ; le *Conisterium*, où l'on se couvroit de sable pour sécher l'huile ou la sueur ; la *Palestre*, où se faisoient les exercices de la lutte, du pugilat, du pancrace ; le *Sphæristerion*, qui étoit proprement un jeu de paume destiné pour les exercices où l'on se servoit d'une balle ; les *Xistes*, qui étoient des portiques où les Athlètes faisoient leurs exercices quand il faisoit ou mauvais temps, ou pendant l'hiver. Le *Stade* faisoit encore partie des *Palestres* ou *Gymnases* : c'étoit un grand espace de terrein sablé, & de forme demi-circulaire ; il y avoit des degrés

Quand tu le verras seul, fais-lui quelque signe, & dis-lui : *Simethe vous demande.* Amène-le ensuite avec toi. Thestylis part à ces mots, & revient accompagnée du charmant Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le seuil de cette porte.....

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Soudain je devins plus froide que la glace. Une sueur pareille à la rosée du matin inondoit mon visage : ma langue embarrassée gardoit le silence : je n'aurois pu même faire entendre les sons mal articulés que balbutient en songe les enfans, lorsqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Le cruel me regarde, baisse les yeux, s'assied auprès de moi, & m'adresse ces paroles : Simethe, quand tu m'as fait dire de venir tu n'as prévenu mon desir, qu'autant que je devançai dernièrement à la course le beau Philinus.

---

tout-au-tour, où se plaçoient les Spectateurs. Les exercices Palestriques se réduisoient à neuf ; sçavoir, la *Lutte*, le *Pugilat*, le *Pancrace*, la *Course*, l'*Hoplomachie*, le *Saut*, le *Disque*, le *Trait*, & le *Cerceau*. Chez les Grecs, tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres, & dans tous les exercices de la Palestre.

Dictionnaire des Antiquités Romaines.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Je ſerois venu certainement cette nuit avec quelques amis, j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté des pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc, conſacré à Hercule, & ornée de bandelettes de pourpre, m'auroit ceint la tête.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement ! On me vante parmi tous les autres jeunes-gens à cauſe de ma légèreté & de ma beauté. Si j'euſſe cueilli alors un baiſer ſur ta belle bouche, je ſerois reſté tranquille ; mais ſi tu m'avois au contraire refuſé avec dédain, & que ta porte m'eût été fermée, j'aurois employé dans l'inſtant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

J'avoue maintenant que j'ai des graces à rendre à Vénus, & enſuite à toi, Simethe. Après Vénus, c'eſt toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante : tu m'as appelé dans ta maiſon, lorſque j'étois preſque entièrement conſumé : car l'Amour allume ſouvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

L'Amour par ſes fureurs inſenſées fait aban-

donner à une jeune fille la maiſon paternelle, & le lit nuptial à l'Epouſe. Ainſi parla Delphis, & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main, je l'incline mollement ſur mon lit : ſoudain nos corps unis s'embraſent mutuellement : nos viſages brillent d'une plus vive ardeur, & nos ſoupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin, pour ne te rien dire d'inutile, ô Lune favorable, nous avons mis le comble à nos déſirs, en nous livrant aux plus vifs tranſports de l'Amour. Depuis cet inſtant heureux juſqu'à ces jours derniers, nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiſte, ma joueuſe de flûte, & de Méliſſe, eſt venue me trouver ce matin, lorſque les chevaux du Soleil montoient ſur l'horiſon, & ramenoient du ſein de l'Océan l'Aurore aux doigts de roſe. Au milieu de pluſieurs diſcours que m'a tenus cette femme, elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux ; qu'elle ne connoiſſoit point l'objet de ſon nouveau martyre ; mais que cet inconſtant a bu à pluſieurs repriſes à l'Amante qui le captive aujourd'hui ; qu'il s'eſt enfuit avec précipitation, & que ſa maiſon eſt ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice : elle eſt très-véridique. En effet, avant cette époque funeſte, il venoit me voir pluſieurs fois chaque jour, & laiſſoit ſouvent chez moi ſon

vase d'airain (1) : mais il y a déja douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ! Trouveroit-il ailleurs des plaisirs ! Je vais employer contre lui tous mes charmes ; &, s'il se plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les Enfers. Tels sont les Philtres puissans que je conserve dans une corbeille, & dont un Assyrien m'a enseigné l'usage. Adieu, Lune adorable ; pousse tes chevaux vers l'Océan ! Pour moi, je supporterai ma douleur, comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Adieu, Lune brillante ! Adieu, Astres étincelans, qui accompagnez le char de la nuit au milieu du calme & du silence.

---

(1) Les Athlètes avoient une forte de vase de peau, ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.



IDYLLE III.

AMARYLLIS.

JE cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paiſſent ſur le ſommet de cette montagne, ſous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres, ô mon cher Tityre, & mène-les ſe déſaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ſes cornes!

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner, comme autrefois, le doux nom de ton Amant. Me haïrois-tu préſentement ? ou bien trouverois-tu, lorſque je t'approche, Bergère dédaigneuſe, mon nez trop écraſé, & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes, cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Conſidère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'environnent. Ah !

(1) *A m'étrangler.*

je connois maintenant l'Amour ! C'est un Dieu cruel : il a certainement sucé le lait d'une Lionne, & sa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante, il me brûle & me consume. Nymphe aux regards enchanteurs, aux beaux sourcils noirs ! Nymphe au cœur de roche, serre ton Berger entre tes bras, & permets-lui qu'il t'embrasse ! On trouve une volupté délicieuse même dans de simples baisers. Tu vas me forcer, ô ma chère Amaryllis, à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre, & de persil odoriférant : je te la réservois. Hélas ! que deviendrois-je ! Quel malheur m'accable, infortuné que je suis ! Tu ne daignes pas seulement m'écouter ! Je vais mettre bas cet habit de peau, & me précipiter dans les flots, où le Pêcheur Olpis tend des piéges aux Thons. Les dangers auxquels je serai exposé te causeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement si tu m'aimois : la feuille que j'avois placée sous mon coude, ne rendit aucun son, & se desfécha sur le champ. (1) La vieille Agro, qui prédit l'avenir avec un crible, me dévoila l'autre jour la vérité, pendant qu'elle ramassoit des épis. Tu

(1) Les Anciens, pour connoître s'ils étoient aimés, prenoient une feuille, & la plaçoient, ou sous le coude, ou sur la main, ou sur l'épaule : ils la pressoient ensuite, & si elle rendoit du son, c'étoit un augure favorable.

brûles, me dit-elle, pour Amaryllis ; mais c'est en vain ! l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction, je te conserve une chèvre blanche, mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande : Je la lui donnerai enfin, puisque tu ris de mon tourment... Mais j'éprouve (1) un tressaillement à l'œil droit ! Est-ce que je verrois bientôt ma Bergère ! Je vais m'asseoir au pied ce pin, & chanter : elle daignera peut-être me regarder ; son cœur n'est pas de diamant.

Hippomène, désirant d'épouser une jeune Princesse, prit dans ses mains des pommes d'or, & fournit glorieusement la carrière. Dès qu'Atalante les vit, son ame se troubla, & son cœur fut enflammé du plus ardent amour (2).

Le Devin Mélampe conduisit à Pile un Troupeau qui paissoit sur le mont Othrys. La charmante Péro, mère du sage Alphésibée, devint alors l'épouse de Bias.

---

(1) Le tressaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainsi que le vol des oiseaux, les coups de tonnerre, l'éternument, &c.

(2) Atalante étoit fille de Schénée : plusieurs Princes la recherchèrent en mariage; mais son père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la course. Hippomène eut ce bonheur, en usant d'artifice. Il jeta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données.

Adonis faisant paître ses brebis sur le sommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une passion si violente, que cette Déesse pressoit encore sur son sein ce Berger froid & inanimé ?

Que j'envie le sort d'Endymion livré à un sommeil continuel ! Que je suis jaloux, ô ma chère Amaryllis, du bonheur de Jasion qui goûtoit des plaisirs dont vous n'êtes pas dignes d'entendre le récit, ô profanes mortels !

J'ai un cruel mal de tête : mais, Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais m'étendre & me coucher ici : les Loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

Atalante s'étant arrêtée pour les ramasser, fut vaincue par Hippomène, & devint son Epouse.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouse que de celui qui ameneroit à Nélée, son père, les Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias son frère. On raconte différemment l'histoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion : il seroit inutile de nous y arrêter.

Jasion, fils de Minos & de la Nymphe Phronie, étoit Roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant son sommeil, & en eut Plutus.

IDYLLE VIII. (1).

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

MÉNALQUE faisoit paître ses Brebis sur de hautes montagnes, & y rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit aussi son troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge : tous deux habiles à chanter, & à jouer de la flûte. Ménalque apperçut le premier Daphnis, & lui parla ainsi :

MÉNALQUE.

Daphnis, Pasteur de Troupeaux mugissans, veux-tu disputer avec moi le prix du chant ? Je t'avoue sincèrement qu'il ne me sera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes :

DAPHNIS.

Ménalque, conducteur de Brebis couvertes de riches toisons, savant joueur de flûte, tes

(1) M. l'Abbé Batteux, dans son *Cours de Belles-Lettres*, Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle, & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais ; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans son plan de les traduire en entier.

chants, quels que ſoient tes efforts, ne l'emporteront point ſur les miens !

MENALQUE.

Veux-tu eſſayer ? Veux-tu dépoſer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je diſputerai volontiers contre toi, & je conſens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous dépoſer qui ſoit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi, je riſquerai un Veau tendre; & toi, tu mettras un Agneau auſſi gros que ſa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un Agneau : mon père & ma mère ſont trop redoutables : ils comptent chaque ſoir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

Mais, que peux-tu donc parier ? Quel prix remportera donc le vainqueur !

MENALQUE.

J'ai une belle flûte à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſon de la même

longueur, & unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'en poſſède une toute ſemblable : les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la faiſant, & j'en reſſens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera ? Quel ſera notre Juge ?

MENALQUE.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ſes Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt auſſi-tôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on conſulte le ſort ; il tombe ſur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flûte, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainſi :

MENALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine eſt céleſte, ſi Ménalque a chanté quelquefois ſur ſon chalumeau des airs agréables, procurez à ſes Brebis de gras pâturages ; & ſi Daphnis conduit ici ſes Geniſſes, accordez-lui la même faveur !

DAPHNIS.

Herbes tendres, claires Fontaines, gazons délicieux, si Daphnis chante aussi agréablement que le Rossignol, engraissez ses troupeaux; & si Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondans pâturages!

MENALQUE.

Dans tous les endroits où paroît ma charmante Bergère, le Printemps sourit, les pâturages abondent, les mamelles sont remplies de lait, & les jeunes Troupeaux s'engraissent: mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons se dessèchent, & le Berger languit.

DAPHNIS.

Les Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles remplissent de miel leurs ruches, les chênes portent plus haut leur tête majestueuse, dans les lieux où se trouve le beau Milon; mais quand il les abandonne, le Berger séche aussi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigrissent.

MENALQUE.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches! O profondeur immense des forêts!... Et vous, mes Chevreaux, venez vous désaltérer dans ce ruisseau: Milon est dans ces contrées: & toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce

même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux-marins (1).

DAPHNIS.

Je ne désire point le Royaume de Pelops, ni des trésors accumulés, ni d'être plus léger à la course que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres, assis près de toi au pied de ce rocher sourcilleux, & de voir paître d'un côté mes Brebis, & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

MENALQUE.

Les froids sont funestes aux arbres; les chaleurs aux ruisseaux; les lacets aux oiseaux; les piéges aux bêtes sauvages; & aux hommes, la passion ardente d'une jeune Beauté. O Jupiter! O Souverain Maître des Dieux! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour; tu brûles aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet.

---

(1) Le Texte dans cet endroit paroît altéré. On peut consulter à ce sujet les Remarques de Longepierre.

MENALQUE.

Epargne mes Chevreaux, Loup cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien, quoique je fois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure, comment peux-tu dormir auffi profondément ! Un chien fidèle ne doit point fe livrer au fommeil, lorfqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de fon Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, raffafiez-vous fans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Paiffez fans inquiétudes ! Paiffez fans alarmes ! Rempliffez de lait vos mamelles, afin que vous puiffiez en fournir fuffifamment à vos petits, & qu'il en refte encore affez pour remplir quelques vafes !

Daphnis chante à fon tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

Hier une jeune Bergère ; dont les fourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorfque je paffois devant fa grotte avec mes Géniffes : elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponfe dure & impolie ; mais je baiffai auffi-tôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Géniffes & leurs mères mugiffent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les gran-

des chaleurs, sur lès bords verdoyans d'un ruisseau qui coule avec un doux murmure! Les pommes sont l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, & les Troupeaux sont la richesse des Bergers.

C'est ainsi que chantèrent ces deux Bergers; & celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix est agréable, ô Daphnis! Que tes chants sont harmonieux! Il est plus doux de t'entendre chanter, que de savourer le miel! Reçois ces deux flûtes : elles sont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau, je te donnerai cette Chèvre dont les cornes sont brisées : elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de sa victoire, saute & bat des mains : il ressemble à un Faon qui bondit autour de sa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triste & confus, comme une jeune Epouse le jour de ses noces. Depuis cet instant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers; & quoique jeune alors, il épousa une Bergère remplie de graces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

LE BERGER.

Daphnis, chante un air champêtre! Fais entendre le premier, des chants bucoliques! Commence, Daphnis; & que Ménalque te réponde! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux sous leurs mères: rassemblez vos Taureaux & vos Génisses, afin qu'*ils* ne puissent s'écarter du reste du Troupeau! Daphnis, chante le premier un air pastoral; Ménalque te répondra ensuite.

DAPHNIS.

Les mugissemens des Veaux & des Génisses ont de la douceur: le son de la flûte est doux: le chant des Bergers est mélodieux; ma voix est harmonieuse: j'ai sur les bords frais d'un ruisseau un lit sur lequel j'ai étendu plusieurs belles peaux de Génisses blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher, où elles broutoient l'arboisier. Je me soucie autant des chaleurs brûlantes de l'Été, qu'un fils amoureux est sensible aux reproches de ses parens.

Tels furent les chants de Daphnis, & Ménalque lui répondit ainsi :

MENALQUE.

L'Etna me sert de retraite : j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immense rocher. Je posséde tous les trésors qu'un songe flatteur peut offrir pendant le sommeil, des Brebis, des Chèvres en grand nombre, & des peaux sur lesquelles je repose mollement. Je fais cuire mes alimens avec un feu de bois de chêne : l'Hiver je me chauffe avec des morceaux secs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme sans dents s'empresse de manger des noix, lorsqu'il a devant lui une nourriture liquide.

LE BERGER.

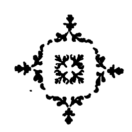
J'applaudis aux chants de ces deux Bergers, & aussi-tôt je leur fis des présens. Je donnai à Daphnis une grosse massue, que la Nature seule avoit formée dans les champs de mon père : les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poisson qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Ménalque fit sur le champ résonner cette coquille.

Je vous falue, Mufes paftorales ! Publiez la chanfon que je répétai autrefois devant ces deux Bergers ! Depuis long-temps je garde le filence.

La Cigale eft chère à la Cigale, la Fourmi à la Fourmi : les Vautours aiment les Vautours, & moi je chéris les Mufes, & je prends plaifir aux tendres chanfons. Puiffe ma cabane retentir toujours de fons mélodieux ! Puiffe-t-elle fervir d'afyle aux Mufes !

Un doux fommeil, la faifon nouvelle ne me font pas plus agréables, que le commerce de ces Déeffes ! Ceux qu'elles daignent regarder d'un œil favorable, n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.



IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moiſſonneur, quel accident fâcheux te trouble ? Tu ne coupes pas la moiſſon avec une adreſſe auſſi prompte qu'autrefois. Tu reſtes bien loin derrière les autres : tu reſſembles à une Brebis bleſſée par une épine, & qui ſe traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & ſur-tout au coucher du ſoleil ? puiſque, en commençant, tu ne dévores pas les épis avec ta faucille (1).

BATTUS.

Milon, ouvrier infatigable, & plus dur qu'un quartier de roche, ne t'eſt-il jamais arrivé de deſirer un objet abſent ?

---

(1) L'expreſſion Grecque eſt des plus fortes & des plus énergiques : *Puiſque tu ne dévores pas le ſillon.*

MILON.

Jamais : Eh! Quel desir peut avoir un homme sérieusement appliqué à son ouvrage?

BATTUS.

Est-ce que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir?

MILON.

Que les Dieux m'en préservent! Il est trop dangereux de se livrer à cette passion.

BATTUS.

Pour moi, ô Milon, j'aime depuis près de onze jours.

MILON.

Tu puises à une source abondante, tandis que j'ai à peine un peu de boisson désagréable.

BATTUS.

Voilà pourquoi toutes mes terres sont incultes & stériles, jusqu'au devant de ma cabane.

MILON.

Quelle Bergère cause ton tourment?

BATTUS.

La fille de Polybotas, qui chantoit dernièrement avec les Moissonneurs d'Hippocoon.

MILON.

Les Dieux punissent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as desiré si long-temps. Cette habile glaneuse partagera donc ton lit?

BATTUS.

Tu veux me railler : Plutus n'eſt pas la ſeule Divinité aveugle : le crédule amour l'eſt auſſi: laiſſe-là le ſtyle emphatique !

MILON.

Je ne parle point avec emphaſe. Pour toi, coupe ces épis, & commence quelque Chanſon amoureuſe à la louange de ta Bergère : ton travail en ſera bien plus doux : autrefois tu chantois aſſez ſouvent.

BATTUS.

Muſes, chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bombycé, tous diſent que tu es maigre, noire & brûlée par le Soleil, tandis que je ſoutiens ſeul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe ſont noirs ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythiſe ; le Loup court après les Chèvres ; la Grue ſuit la charrue, & mon amour pour toi trouble ma raiſon. Je voudrois poſſéder autant de richeſſes, qu'en eut autrefois Créſus ! Nos deux ſtatues d'or ſeroient bientôt placées dans un Temple de Vénus : tu tiendrois à la main ſoit une flûte, ſoit une roſe, ſoit une pomme : & moi, couvert d'un riche vêtement, j'aurois une chauſſure d'un goût nouveau. Adorable Bombycé, tes pieds ſont blancs

comme l'ivoire, & ta voix est douce & flexible. Je ne puis trouver d'expressions pour peindre ton caractère.

MILON.

Ce Moissonneur m'a surpris par la beauté de ses chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais, insensé que tu es, la raison n'accompagne donc pas cette barbe épaisse ! Écoute maintenant les Chansons du divin Lityersas.

Cérès, Déesse des fruits & des bleds, procure une moisson bien mûre, & des plus abondantes !

Moissonneurs, rassemblez promptement ces épis, & liez-les ensemble, de peur que l'on ne vous dise en passant : *Hommes lâches, vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entassées, soient tournés vers le Nord, ou vers le Couchant : cette position est très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi : c'est l'instant où le grain se sépare le plus aisément de son enveloppe.

Les Moissonneurs doivent se mettre à l'ouvrage dès que l'alouette est éveillée, & ne quitter les champs que lorsqu'elle se livre au sommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers, que le sort d'une Grenouille est

eſt digne d'envie ! Elle ne dépend de perſonne pour ſe déſaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare, crainte de te couper les doigts, en voulant nous partager un pois, il feroit plus prudent de faire cuire une quantité ſuffiſante de lentilles !

Voilà les Chanſons que doivent répéter les Ouvriers expoſés aux ardeurs du Soliel : mais pour ton amour inſenſé, tu peux, ô Battus, en entretenir ta mère, afin de la rendormir, quand elle s'éveille trop matin.

IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

Il n'y a point, ô Nicias, d'autre remède contre l'Amour, que les Muſes. Elles ſeules, je crois, peuvent calmer & adoucir ce mal cruel. Quoique ce remède, doux & facile, ſoit au milieu des hommes, il n'eſt pas aiſé de le trouver. Nicias, vous le ſavez parfaitement, vous le Diſciple d'Eſculape, & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope, l'antique Polyphème, dont les joues & le menton étoient à peine déja cou-

verts d'un léger duvet, ont recours à ce remède, lorsqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son amour, bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & sereins, troubloit, & déchiroit cruellement son ame. Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ses Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à son amour, il se consumoit en vains regrets sur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore sa chère Galatée. La puissante Vénus lui avoit percé le cœur, & fait une plaie profonde.

Polyphème assis sur le sommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ses regards sur la mer, chantoit ainsi, pour charmer ses ennuis :

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant ? Tu es plus blanche que le lait ; plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Génisse, & plus amère que le raisin verd. Tu as coutume de venir ici, quand je suis livré aux douceurs du sommeil, & tu t'éloignes aussitôt que je m'éveille : tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aspect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueillir sur la montagne des feuilles d'hyacinthe : je vous servois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le possédes tout entier : mais, ô Ciel, tu le méprises ! Je sçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où

naissent tes dédains. C'est que mon sourcil est épais & hérissé ; qu'il couvre mon front, s'étend & se prolonge jusques à mes oreilles ; que je n'ai qu'un œil, & que mon large nez descend sur mes lèvres. Mais, tel que je suis, je fais paître un Troupeau de mille brebis, & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance, l'Été, l'Automne, & même pendant les plus grands froids de l'Hiver, & mes éclisses en sont toujours remplies. Je sçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants, ô charmante Galatée, & souvent même j'interromps le silence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours, & onze Brebis qui te donneront toutes incessamment des Agneaux. Viens me visiter, & je te les donnerai : laisse la mer se briser contre le rivage : tu passeras la nuit plus agréablement dans ma grotte : des lauriers, de hauts cyprès, du lierre noir, & des branches de vigne chargée de doux raisins, la tapissent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchissante, formée par les neiges des forêts de l'Etna, coule au milieu, & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préférer la mer & les flots à un tel séjour ! Si je te parois trop hérissé, trop hideux, punis-m'en ! J'ai du bois de chêne, & du feu qui vit sous la cendre ; tu peux brûler mon ame, j'y consens, & même ce que j'ai de plus précieux,

mon œil unique. Que je suis malheureux ! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au sein des flots, j'imprimerois des baisers sur ta main, si tu ne me permettois pas d'en cueillir sur ta bouche, & je te porterois ou des lis éclatans, ou de tendres pavots, dont la graine est dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs ensemble ; car l'une fleurit l'Été, & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde sur ce rivage avec son vaisseau, j'apprendrai alors à nager, afin de connoître quel plaisir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes, ô ma chère Galatée ; viens ici, & oublie ensuite de t'en retourner, comme je le fais moi-même, pendant que je suis assis sur la cime de ce rocher ! Consens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux ! Tu t'occuperas à traire mes Brebis ; tu presseras le lait épais, & tu en formeras des fromages.

Ma mère a causé seule mon malheur ! Je n'en accuse qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'appercevra de ma maigreur, je lui dirai que je souffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter, la tourmenter ellemême, puisqu'elle est cause de tous les maux que j'endure.

O Cyclope, ô Cyclope, qu'est devenue ta raison ? Tu serois bien plus sage, si tu tressois des corbeilles d'osier, & si tu cueillois de

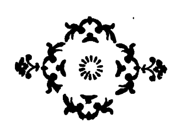
ASPHALION.

Lorſque je me fus endormi hier au ſoir ; accablé des fatigues de la pêche, (j'avois pris fort peu de nourriture ; car, s'il t'en ſouvient, comme il étoit déja tard, nous ſoupâmes très-légérement) je crus être occupé à la pêche, & aſſis ſur un rocher, d'où j'épiois les poiſſons. J'agitois l'appas trompeur ſuſpendu à ma ligne. Auſſi-tôt un poiſſon monſtrueux l'avale. (Les chiens pendant leur ſommeil ſongent à des os, & moi, je rêve à des poiſſons.) Ce poiſſon, dis-je, s'accroche à l'hameçon ; le ſang coule ; ma perche ſe plie & ſe courbe, j'étends la main : l'animal ſe débat ; je doute alors ſi je pourrai me rendre maître de ce gros poiſſon avec un fer auſſi foible, & dans l'inſtant je m'imagine qu'il peut me bleſſer. *Me bleſſeras-tu*, m'écriai-je ? *Mais je te bleſſerai bien davantage.* Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite, j'étends une ſeconde fois la main : je ſens que le combat eſt fini, & je tire hors de l'eau un poiſſon d'or maſſif. La frayeur s'empare de moi : je crains que ce ne ſoit peut-être un poiſſon chéri de Neptune, ou enfin le tréſor d'Amphitrite : je le détache doucement de l'hameçon, afin qu'il ne reſte point d'or au fer de ma ligne : je le traîne enſuite ſur le rivage : J'ai juré que déſormais je ne mettrai plus le pied ſur la mer, que je demeurerai toujours ſur la terre, où je veux vivre comme

un Roi, avec mon or. Je me suis alors éveillé. Fais bien attention, ô mon ami, à cette dernière circonstance : car je suis effrayé du serment que j'ai fait !

NAUCRATÈS.

Ne crains rien : tu n'as point juré ; de même que tu n'as ni vu ni pris de poisson d'or. Tous ces rêves ne sont que des mensonges. Présentement que tu ne dors point, & que tu es bien éveillé, vas visiter ces lieux ; tes belles espérances vont bientôt s'évanouir ; & , si tu ne veux mourir de faim avec tes songes d'or, il faudra que tu retournes à la pêche des poissons ordinaires.



IDYLLE XXXI.

LA MORT D'ADONIS.

Dès que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière ; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier, auteur de tous ses maux. A l'instant les Amours volent, se répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en saisissent, le lient & l'enchaînent. L'un tient en lesse, & traîne le redoutable captif : l'autre le presse par derrière, & le frappe durement avec son arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant : il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle, lui dit cette Déesse irritée, tu as donc déchiré la belle cuisse d'Adonis ? tu as donc mis en pièces mon Epoux ? Je jure, ô Vénus, lui répond le Sanglier, je jure par vos divins appas, par votre Epoux, par ces liens, par tous ces Amours, que je n'ai pas eu le dessein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle statue : sa cuisse d'albâtre étoit découverte ; alors poussé par une aveugle passion, & cédant aux feux brûlans dont j'étois consumé, j'ai voulu la couvrir de baisers. Telle est la cause funeste de mon mal-

heur. Je vous préſente ces défenſes coupables : arrachez-les ! A quoi me ſerviront-elles déſ...mais ? Et ſi cette punition eſt trop légère, vengez-vous encore, ô Vénus, ſur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déeſſe : elle ordo... aux Amours de couper les liens qui ench... le malheureux Sanglier. Depuis cet inſta... fuit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forê... & s'eſt puni lui-même, en brûlant ſes déf... criminelles.

Fin du ſecond Volume.





